

Nouveautés

Number 118, Summer 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56049ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2000). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (118), 4–26.

Bandes dessinées

JACQUES TARDI et DANIEL PENNAC

La débauche

FUTUROPOLIS/GALLIMARD, PARIS

2000, 75 PAGES

TARDI - PENNAC
LA DÉBAUCHE



La rencontre entre Tardi, une des figures majeures de la bande dessinée contemporaine, et Daniel Pennac, le père de la tribu Malaussène, ne pouvait être qu'une combinaison gagnante : à quelques réserves près, le résultat, intitulé *La débauche*, en fait la preuve. Dans cet album, les lecteurs de Pennac ne seront pas dépayés. Les personnages sont proches

de la caricature, excessifs et fortement typés. On y trouve une surprenante vieille dame, chef de brigade ; un flic salaud et un autre au cœur tendre ; un peintre manchot ; un employé de zoo en costume colonial, personnage laconique au passé mystérieux ; et au centre du récit, Lili, la vétérinaire du Jardin des Plantes dont l'arrestation est la cause d'une grève de la faim chez les animaux.

Tous ces personnages seront mêlés, parfois malgré eux, à un événement qui fera les beaux soirs de la télévision : une cage du Jardin des plantes est occupée par un homme, un chômeur, qui attire sur lui la compassion, mais surtout la

curiosité. Il est identifié à la manière des autres espèces animales, par



C'est dans les scènes de nuit qu'on réalise toute la force d'expression du dessinateur, et qu'on comprend que si « *La débauche* » est un bon Pennac, c'est avant tout un excellent Tardi.

une inscription sur sa cage : *Homo sapiens - Labore carens - Europaeus*. Il passe ses journées dans une oisiveté proche de la contemplation, se nourrissant seulement d'aliments pour chiens. Puis, un matin, la cage est vide ; son occupant est trouvé pendu, non loin de là. Le titre de l'album, en même temps qu'à une certaine manière de mener sa vie, renvoie donc au verbe « débaucher », qui signifie aussi « congédier ». Les mises à pied froides, inhumaines d'un certain DRH (directeur des ressources humaines) sont à l'origine du bouleversement qui se produit dans l'existence des personnages.

On appréciera le traitement cynique de cette histoire qui prend pour prétexte le sort peu enviable du chômeur. Pennac, devenu scénariste, fait toujours du Pennac, pour le meilleur qui l'emporte malgré tout sur le pire. Le dessin de Tardi, pour sa part, contribue nettement à la crédibilité du récit, inscrivant une touche sombre aux dérapages ludiques de son collaborateur. L'univers graphique de Tardi est habituellement mieux servi par le noir et blanc, qui donne toute sa dimension aux dérives dans Paris de ses personnages toujours un peu paumés. Les couleurs de l'album sont toutefois justes et bien adaptées au dessin particulier de Tardi. Mais c'est encore dans les scènes de nuit qu'on réalise toute la force d'expression du dessinateur, et qu'on comprend que si *La débauche* est un bon Pennac, c'est avant tout un excellent Tardi.

GILLES PERRON



© INTERGRAPH

Biographie

MICHEL DEL CASTILLO

Colette, une certaine France

STOCK, PARIS

1999, 387 PAGES

Michel del Castillo demeure un romancier français. Proche de Colette de Jouvenel, la fille de l'écrivaine, il veut en savoir plus sur celle qui a le goût des célébrations narcissiques. *Colette, une certaine France* n'est guère une biographie, mais plutôt une promenade dans la vie et l'œuvre de l'auteur de *Claudine*. Le propos se veut une réflexion concernant l'élaboration littéraire de cette vie unique à plus d'un titre et dont les adeptes inconditionnels ont fait une religion. Le culte célèbre les chats, les vertus ancillaires, la broderie, tout ce qui s'enracine dans une France rurale et provinciale. Briser cette image, n'est-ce pas là toucher à une certaine France ?

L'œil ibérique de Castillo sait nuancer les teintes tricolores françaises parfois trop criardes. Il remet à sa juste place certaines perspectives, corrige des erreurs véhiculées avec ténacité ou par ignorance grâce aux subterfuges de la littérature qui ajoutent à la réalité le mythe édifié en légende. La vieille dame du Palais-Royal, emmitouflée dans ses châles et sa gloire, ne peut faire oublier pour autant le vaudeville de ses relations amoureuses, commencé avec Willy, puis mis en scène avec son amie Missy et, enfin, entretenu avec son amant Bertrand de Jouvenel, le fils de son deuxième mari. L'essayiste disserte donc avec élégance

sur le bonheur, la volupté, l'amour. La femme, pour sûr, en est l'incontournable centre : le nom de Colette, son sexe, sa langue cachent dans ses draperies sinon le bonheur, du moins ce qu'elle nomme son frôlement. Tous ces éléments se veulent des causes de son identification à la France, celle de l'époque du *Blé en herbe*. Délectable et sensuelle incursion dans un monde de libertés et de rêves !

YVON BELLEMARE

Essais

JACQUES PELLETIER *La Gauche a-t-elle un avenir ? Écrits à contre-courant*

NOTA BENE, QUÉBEC

2000, 239 PAGES

COLLECTION « INTERVENTIONS »

Le titre du dernier ouvrage de Jacques Pelletier, sur une couverture d'un vert douteux, interpelle. Les tenants de la droite répondront : « non, pas plus que la droite, car, aujourd'hui, de toute façon, tout est au centre ». Les gauchistes : « oui, évidemment ! ». Les autres : « Quelle gauche ? » En effet, si l'on se fie aux résultats des dernières élections, la gauche a rarement fait aussi mauvaise figure. Malgré les coupures dans les programmes sociaux et l'écart grandissant entre les riches et les pauvres, les Québécois sont conservateurs, comme si les iniquités sociales étaient inévitables, acceptées, voire normales.

Selon Pelletier, dans l'article éponyme, la gauche n'a pas su s'implanter au Québec parce qu'elle n'a pas de tradition et que les électeurs n'ont de choix que se rallier à des groupuscules d'extrême-gauche, à culture sectaire. La solution réside dans la fondation d'un parti politique qui unirait les forces. Dans « Faut-il liquider la Révolution tranquille ? », l'auteur s'attaque efficacement au révisionnisme historique à la mode qui veut balayer du revers de la main les acquis de cette période au profit d'une conception économiste qui rend le duplessisme plus moderne et plus libéral. Trois autres articles, de moindre importance, viennent fermer cette partie socio-politique : « L'Intellectuel critique est-il mort ? », qui questionne, en comparant la France et le Québec, la place de l'intellectuel

dans la société contemporaine ; « La Recherche dans les humanités », qui traite de l'importance grandissante de l'utilitarisme dans la recherche universitaire ; et, enfin, « Trois escarmouches », plus énergique, où Pelletier s'en prend aux convictions indépendantistes de Michel Seymour des Intellectuels pour la souveraineté, aux idées dites progressistes mais surtout superficielles de Monsieur la Gouverneure générale John Saul sur la fédération canadienne, et au couple Jacques Godbout « le parvenu »-Richard Martineau « l'arriviste », des têtes de Turc que l'auteur aime bien.

À ces textes s'ajoutent des survols descriptifs des parcours littéraires de trois auteurs : André Laurendeau, Hermann Broch et Pierre Vallières. Tandis que les articles sur Laurendeau et Broch nous laissent sur notre faim — le premier ne concluant que sur les contradictions du personnage et le deuxième s'avérant malheureusement assez rasant —, celui sur Vallières, plus consistant et élogieux, montre un homme tourmenté mais toujours fidèle à ses convictions, de son passage à *Cité libre* à son engagement en Bosnie, où il aidait la résistance bosniaque à se procurer du papier pour imprimer ses journaux, en passant, évidemment, par le FLQ et les prisons américaines.

En définitive, Pelletier offre des écrits à contre-courant inégaux, plutôt tièdes, sans la verve et la force de ses essais précédents. Pour la polémique, on repassera.

LOUIS FISET

ANNIE BOURRET

Pour l'amour du français

LEMÉAC, MONTRÉAL

1999, 199 PAGES

Annie Bourret nous convie à une exploration de la langue française, en nous présentant avec esprit, humour et brio une multitude d'informations sur les langues en contact, les sons et prononciations, l'orthographe et la grammaire, l'étymologie des mots et le sens de plusieurs expressions. Les 76 courts textes de ce recueil, parus dans la francophonie canadienne, abordent tour à tour des sujets aussi variés que les origines de la Saint-Valentin, le vocabulaire de l'impôt, la disparition du mot *confrèresse*, les expressions avec le chiffre quatre, quelques noms propres devenus communs, le sens de

néfaste food et *nétiquette*. Le tout est emballé dans un texte dynamique et raffiné, entrecoupé de jeux de mots et d'explications sur ce que sont les anagrammes, sigles, acronymes, onomatopées, lipogrammes, apocopes, etc.

Un index aide à retrouver le sujet désiré, quoique la recherche du mot d'entrée soit quelque peu ardue. Ainsi, le thème des liaisons figure à *prononciation*, celui des participes passés à *accord*. On regrettera aussi quelques passages où l'auteure corrige sévèrement : *zoo* se prononcerait « à la française » *zo* et non pas *zou* ; il faudrait substituer à *vente de garage* soit *vente de débarras* ou *braderie du quartier*. Cette attitude plus puriste plaira cependant à d'autres.

En somme, la vaste recherche sous-jacente à chacune des chroniques, la diversité des sujets et l'angle original sous lequel sont introduits ces textes, témoignent incontestablement de l'amour de l'auteure envers la langue française.

CÉLINE LABROSSE

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

Fils, lignes, réseaux.

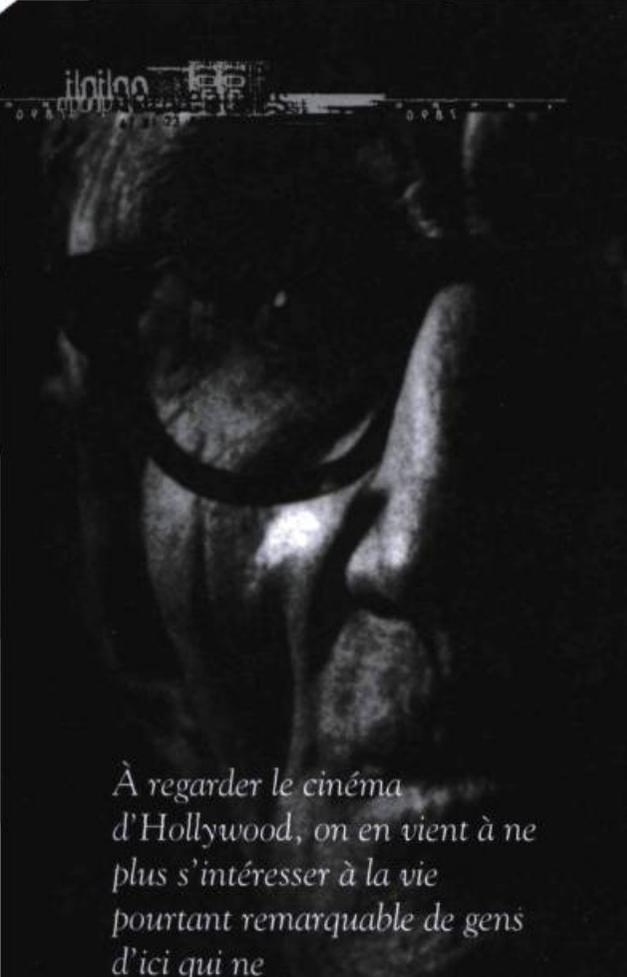
Essai sur la littérature américaine

LIBER, MONTRÉAL

1999, 287 PAGES

Curieusement, les études sur la littérature américaine se font plutôt rares de ce côté de la frontière malgré la présence soutenue de notre voisin commercial et de sa culture. En effet, la littérature américaine contemporaine trouve ses lecteurs parmi les aficionados qui s'en remettent aux versions originales anglaises plutôt que d'attendre les traductions françaises qui viennent souvent très tard et qui privilégient les auteurs à succès. Jean-François Chassay a le grand mérite de s'intéresser à cette littérature dont la sensibilité, le style et la manière de raconter rejoint souvent ce qui se publie au Québec. Dans son essai intitulé *Fils, lignes, réseaux*, le professeur de l'UQAM s'emploie à dégager les grandes lignes de force de cette littérature et les thèmes grâce auxquels elle inscrit sa condition sociale à travers les enjeux de la télécommunication et de l'histoire. Chassay étudie avec intelligence, mais aussi en sachant nuancer son propos, aux œuvres des Auster, Boyle, DeLillo, Gaddis, Gass,

Un texte dynamique et raffiné, entrecoupé de jeux de mots et d'explications sur ce que sont les anagrammes, sigles, acronymes, onomatopées, lipogrammes, apocopes, etc.



Journal

PIERRE PERRAULT

Nous autres icitte à l'île

L'HEXAGONE, MONTRÉAL, 1999

C'est un auteur prolifique qui livre ici son dernier ouvrage, publié de manière posthume à la fin de l'année 1999. Il s'agit d'une réflexion sur la mort, non pas de l'individu qui se sait irrémédiablement atteint par la maladie, mais sur celle d'une expérience vécue qui pourrait très bien ne plus intéresser personne dans quelques années. À la fin de son parcours de chroniqueur, de cinéaste et d'écrivain, il fait défiler quelques-uns des personnages qui l'ont marqué depuis la fin des années cinquante et qui ont tous en commun de ne plus être parmi nous. « Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus », le temps ayant tout balayé, hormis la preuve irréfutable d'une vie de savoir et d'éloquence captée par la pellicule.

Pierre Perrault a vite été convaincu de la singularité des gens de l'île aux Coudres, en les regardant agir et commenter les événements. Savants, ils le sont devenus parce qu'ils ont dû affronter le fleuve pour gagner leur pitance et pour subvenir aux besoins de leurs familles. Cette expérience a été saisie et commentée par un témoin qui s'y est impliqué avec passion pour être plus en mesure d'en rendre compte. Pas étonnant, qu'il se soit senti très ému en 1967 en apprenant qu'Alexis, alors parvenu dans son grand âge, venait de quitter ce monde. De même, il a profondément ressenti ce qu'il y avait d'admirable à ce que Grand-Louis, « le meilleur homme dans la pêche à marsouins... pour en parler », se soit longtemps récité un *Libera* sur son lit de mort. Dans la même veine, il n'aurait pu imaginer que Léopold, l'« homme dans la con-

troverse », fasse autrement que de parler beaucoup jusqu'à son dernier souffle, parce qu'il était de la lignée des plus grands « astineux » que l'île ait connus.

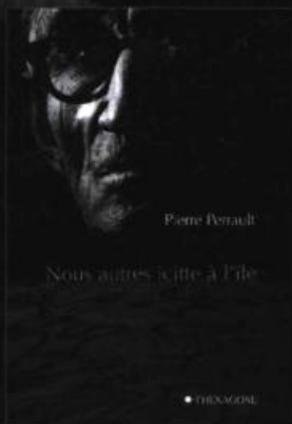
Les films et les écrits de Perrault ont été conçus dans un esprit documentaire, de manière à ce que la réalité puisse encore exercer une influence sans intermédiaire dans un monde où l'emprise de la fiction ne cesse de se resserrer. À regarder le cinéma d'Hollywood, on en vient à ne plus s'intéresser à la vie pourtant remarquable de gens d'ici qui ne font décidément pas le poids devant des héros créés de toutes pièces. Pourtant, il ne saurait y avoir d'invention qui ne se rattache de quelque façon à la contingence dont nous avons conscience tous les jours. À force de mythifier sans expérience empirique, notre imaginaire risque tôt ou tard de se révéler vide de substance et de devenir auto-référentiel.

Aussi pouvons-nous être sensible aux inquiétudes exprimées dans *Nous autres icitte à l'île* relativement à l'avenir de la mémoire. À quoi sert d'en vanter et d'en expliquer les mérites si le message n'atteint pas les responsables de la « délinquance » ?

Certes, on n'arrête pas le progrès et il est normal que la jeunesse prenne le relais avec de nouvelles valeurs. « Généalogie » et « tradition » n'intéressent guère ceux qui croient que l'on n'a plus besoin de l'expérience des anciens parce que nous serions supposément de retour au début d'un nouveau monde. Mais l'insulaire qui a construit et aimé la pêche « à marsouins », Abel et Alexis en tête, tend à montrer que l'imaginaire est une bien maigre nourriture pour qui ne sait nommer le sol, le village, le fleuve et le pays où il a vu le jour, et que c'est sottise d'ignorer ce qui a été constaté, interprété, raconté, « vantardisé » et magnifié avant le « règne du jour ».

CLAUDE ALBERT

À regarder le cinéma d'Hollywood, on en vient à ne plus s'intéresser à la vie pourtant remarquable de gens d'ici qui ne font décidément pas le poids devant des héros créés de toutes pièces.



La littérature américaine contemporaine trouve ses lecteurs parmi les aficionados qui s'en remettent aux versions originales anglaises plutôt que d'attendre les traductions françaises qui viennent souvent très tard et qui privilégient les auteurs à succès.

Roth, Updike et plusieurs autres. Divisé en deux parties, la première, « Machines », consacrée à la présence de la science et de la technologie, la seconde, « Subjectivités », interrogeant le rôle et la fonction de l'histoire, cet essai examine un certain nombre d'œuvres charnières étalées

sur plus d'un siècle de littérature américaine. L'auteur montre bien que les écrivains américains ont su développer une pensée féconde et critique au regard du système dans lequel ils évoluent.

Ce livre nous réserve d'intéressantes démonstrations qui n'ont rien de

l'ouvrage académique même si elles en gardent la rigueur méthodologique et la richesse documentaire. J.-F. Chassay a réussi à relever le défi de rendre à la littérature américaine une cohérence épistémologique que d'aucuns croyaient impossible.

ROGER CHAMBERLAND

Sous la direction de LUCIE JOUBERT
**Trajectoires au féminin
 dans la littérature québécoise
 (1960-1990)**

ÉDITIONS NOTA BENE, QUÉBEC
 2000, 288 PAGES
 COLLECTION « LITTÉRATURE(S) »

Lucie Joubert et ses dix-sept collaboratrices se sont réunies autour d'une question fort pertinente en ces temps où le féminisme tente de se redéfinir. « En quoi le féminisme a ou n'a-t-il pas influencé le travail de nos auteures durant toutes ces années [1960-1990] ? » (p. 7). Les auteures de cette étude proposent un bilan de la littérature au féminin de ces trois décennies : les genres et les courants littéraires que le féminisme a renouvelés ou auxquels il a contribué (poésie, littérature intime, fantastique et postmoderniste) ; la dramaturgie, l'écriture migrante et l'édition sont étudiées comme enjeux permanents de la culture au féminin ; enfin, un corpus d'œuvres féminines et certaines auteures particulièrement remarquables de ces trente années (Gabrielle Roy, Marie-Claire Blais, Josée Yvon et Madeleine Ferron) sont analysées dans une perspective féministe et thématique percutante qui rend un hommage à ces grandes dames de notre littérature. Malgré la diversité de ses auteures et de leur méthodologie, cette étude se caractérise par une homogénéité du ton et de l'écriture qui en rend la lecture très agréable.

L'œuvre s'ouvre et se ferme sur deux textes de création signés, l'un de Suzanne De Lotbinière-Harwood, et l'autre de Monique Juteau. La première compare la création des années 1960-1970 à un travail de traduction/réécriture d'une langue étrangère aux femmes (la langue patriarcale) tandis que la dernière, dans sa « Femme-Bilan » (mélange harmonieux de théâtre, poésie et prose romanesque) propose un texte particulièrement émouvant sur les difficultés rencontrées par les voix de femmes en émergence.

Bref, ces *Trajectoires au féminin* passionneront celles et ceux qui reconnaissent la contribution du féminisme à l'enrichissement de notre culture et permettront aux autres de s'en convaincre.

ANNE FONTENEAU

Sous la direction de MAURICE LEMIRE
 et DENIS SAINT-JACQUES

**La vie littéraire au Québec
 tome IV (1870-1894)**

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL,
 SAINTE-FOY, 1999, XXIV-669 PAGES

La réputation d'excellence que s'est acquise *La vie littéraire au Québec* depuis la parution de son premier tome, en 1991, ne se dément pas : la vaste entreprise mise sur pied par le professeur Maurice Lemire, dans la foulée de l'incontournable *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* dont il fut le maître d'œuvre, en est maintenant rendue à son quatrième volume. Ce dernier scrute cette fois la période qui va de la fin de l'École patriotique de Québec jusqu'à l'orée de l'École littéraire de Montréal. Structuré selon le modèle éprouvé dans les tomes précédents, il touche principalement les questions de production (producteur, produit, environnement...), de diffusion (éditeur, édition, promotion...) et de réception littéraires (lecteur, lecture, critique, fortune des œuvres...), après avoir cerné les conditions générales (politiques, économiques, religieuses, linguistiques, culturelles...) qui ont orienté le développement de la « littérature nationale » tant recherchée à l'époque.

C'est sous le signe d'une « continuité manifeste » (p. 501) que se placent les années 1870-1894, durant lesquelles l'évolution s'est poursuivie de façon constante dans tous les domaines, permettant aux écrivains québécois de se doter, vers la fin du siècle, d'« un statut social appréciable » (p. 496). Si elle privilégie des avenues sociohistoriques, *La vie littéraire au Québec* est loin de négliger pour autant les aspects formels des œuvres du corpus : les procédés des auteurs de romans d'aventures, de contes et de récits de voyage, par exemple, ou encore « l'influence dominante du romantisme en poésie » (p. 322), avec quelques percées parnassiennes, décadentes et symbolistes, sont le sujet de fort pertinents constats. On apprécie de même les fins de chapitres et de sous-chapitres où apparaissent des résumés et des bilans judicieux. En plus d'une chronologie avisée, d'une bibliographie exhaustive et d'index rigoureusement achevés, le lecteur n'est pas sans remarquer la richesse d'une iconographie la plupart du temps inédite, où la reproduction de tableaux, sculptures, gravures, dessins,

pages de titre de livres, clichés de périodiques, et que sais-je encore, donne à « voir » la période étudiée.

Bref, pour ceux qui en douteraient, si tant est qu'il en existe encore, *La vie littéraire au Québec* est la source où doivent s'approvisionner les fervents d'histoire et de littérature québécoises, depuis le simple amateur jusqu'au chercheur le plus chevronné.

JEAN-GUY HUDON

Sous la direction de JACQUES MICHON
**Histoire de l'édition littéraire
 au Québec au XX^e siècle.
 Vol. I. La naissance de
 l'éditeur, 1900-1939**

FIDES, MONTRÉAL, 1999, 487 PAGES

L'histoire littéraire du Québec comporte des zones grises. Par exemple, sait-on comment les auteurs s'y prenaient autrefois pour publier leurs livres ? À quel moment « naît » l'éditeur au Québec ? Quel rôle a-t-il joué dans la constitution d'une littérature ? Quelles ont été les principales maisons d'édition ? Le premier tome de l'*Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle* porte spécifiquement sur *La naissance de l'éditeur, 1900-1939* et fournit des réponses à toutes ces questions.

Le Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec (le GRELQ pour les intimes), fondé en 1982 à l'Université de Sherbrooke, publie des travaux sur tous les aspects de la vie éditoriale québécoise. Avec ses mémoires, thèses et monographies sur des éditeurs et sur la diffusion du livre, ce groupe, dirigé depuis sa fondation par Jacques Michon, s'est imposé comme la référence en histoire de l'édition. Les chercheurs du groupe étaient donc bien placés pour entreprendre une synthèse de l'édition littéraire, un projet qui comprendra éventuellement trois volumes. Le premier volet de cette trilogie vient de paraître. Il fait état de la période la plus ancienne, celle qui va des origines jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale. Divisé en douze chapitres, l'ouvrage s'organise autour de deux grandes parties qui marquent l'évolution du statut de l'éditeur : « De l'auteur-éditeur au libraire, 1900-1919 » et « La naissance de l'éditeur, 1920-1939 ».

La première partie traite sommairement de l'édition avant 1900, pour ensuite présenter diverses formules qui

L'histoire littéraire du Québec comporte des zones grises. Par exemple, sait-on comment les auteurs s'y prenaient autrefois pour publier leurs livres ?

démontrent à quel point la publication est rattachée aux secteurs de l'imprimerie et de la librairie. Ainsi apparaissent, au début du XX^e siècle, les phénomènes de l'auto-édition, de l'édition littéraire par l'entremise de la presse d'opinion et celui des libraires-éditeurs. Parmi ces derniers, la maison Beauchemin se distingue particulièrement, mais on voit surgir brièvement un épiphénomène, la contrefaçon de romans populaires, pratique qui disparaît vers 1906, après qu'un auteur français ait tenté (et gagné) un procès contre un libraire montréalais. C'est également la période du « livre interdit », car la censure cléricale s'applique de façon rigoureuse à toute la production.

La professionnalisation du métier d'éditeur fait l'objet de la deuxième partie, alors que l'édition littéraire se dissocie graduellement des métiers du livre qui la soutiennent. À partir des années 1920, le déclin de Beauchemin et l'arrivée d'éditeurs indépendants (Albert Lévesque, Louis Carrier, Albert Pelletier, Eugène Achard) va accélérer le processus vers la reconnaissance du statut de l'éditeur professionnel. Avec de nouveaux « joueurs » comme les communautés religieuses et les éditeurs pour la jeunesse, les activités éditoriales se diversifient et contribuent ainsi à l'essor de la vie littéraire.

Une telle synthèse n'aurait pas été possible sans le concours de quelques spécialistes et d'une équipe d'assistants et d'assistantes. Jacques Michon a obtenu la collaboration de Pierre Hébert, François Landry, Richard Giguère, Marc-André Goulet et Yvan Cloutier, pour ne nommer que ceux-là.

KENNETH LANDRY



JEANNE D'ARC BLAIS

Comme on ne peut pas sortir la Gaspésie d'une Gaspésienne, la présence de ce coin de pays se glisse, telle la mer, à travers toutes les histoires.

Nouvelles

JEANNE D'ARC BLAIS
Clément et Olivine (nouvelles cruelles d'une Gaspésienne)

ÉDITIONS TROIS, LAVAL
1999, 171 PAGES

Jeanne d'Arc Blais a, à son premier roman récent, remporté le second prix au concours Hugo des Loisirs littéraires du Québec en 1993. Cette Gaspésienne présente, avec ce recueil de 16 nouvelles, sa plume incisive et troublante.

La première, qui donne son titre au recueil, met en présence des personnages vivants, presque réels. Il y a la

victime, Olivine, et le bourreau, Clément. Les souffrances d'Olivine la font glisser peu à peu dans la détresse. C'est à ce moment que la plume de Blais devient plus forte, mordante. Le désarroi de son héroïne arrive en plein cœur et ne laisse pas le lecteur indifférent à ses souffrances.

Tout le recueil est habité de personnages comme ceux-là. On y rencontre Michaël, Éva, Catherine, Nicole, l'abbé Jacques, Johnny, Normand, Claude, Johanne et beaucoup d'autres. Tous ces gens sont révélés dans des moments de vie criants de vérité. L'auteure de *Clément et Olivine* présente des humains d'une violence parfois terrible et d'autres qui sont détruits à force de souffrir. Le grand drame de ces personnages, mis en scène deux par deux, est l'impossibilité de se comprendre, de se rejoindre : « Leur vie était une course incessante l'un vers l'autre... Ils n'arrivaient jamais à se rejoindre ». Après avoir vécu les pires souffrances, la victime réussit parfois à se délivrer d'un bourreau abject.

Les drames des personnages de Blais sont rendus avec justesse. C'est comme si on regardait ces gens à travers la fenêtre de leurs maisons. De plus, comme on ne peut pas sortir la Gaspésie d'une Gaspésienne, la présence de ce coin de pays se glisse, telle la mer, à travers toutes les histoires. Évoquée telle quelle ou par une simple allusion à la mer, la Gaspésie donne au recueil un souffle discret, mais n'en fait pas un livre « régional ».

Clément et Olivine est un recueil exploitant une violence qui détruit et abandonne ses victimes dans la détresse. Celles-ci, et c'est ce qui est dommage, finissent parfois par se ressembler. Le meilleur conseil serait peut-être de lire ce livre à petites doses pour s'en laisser imprégner et pour voir en chaque histoire un drame unique.

NATHALIE BOUCHARD

Jeanne D'Arc Blais

CLÉMENT ET OLIVINE

(nouvelles cruelles d'une Gaspésienne)



3

Roland Bourneuf

LE TRAVERSIER

L'instant même

Les lieux et les rares rencontres apparaissent comme autant d'occasions pour

les personnages de se définir, d'activer une conscience endormie par le temps et son usure.



ROLAND BOURNEUF

ROLAND BOURNEUF

Le traversier

L'INSTANT MÊME, QUÉBEC
2000, 138 PAGES

Passé maître dans l'écriture de textes courts où la prose poétique contamine le narratif, Roland Bourneuf fait un retour au genre bref avec *Le traversier* ; depuis *Chronique des veilleurs* paru en 1993, il lui a en effet préféré le roman (*Le chemin du retour*) et l'essai (*Venir en ce lieu ; Littérature et peinture*). Recueil de 14 textes, certains très courts et d'autres assez développés, de 3 à 20 pages, *Le traversier* convie le lecteur à entrer dans ses univers par la magie du discours créant des lieux, des atmosphères.

Bourneuf nous avait habitués à une prose narrative soumise aux impératifs du langage, de sa poésie plus suggestive que descriptive ; les nouvelles des

Mémoires du demi-jour et de *Chronique des vieillards* restaient obscures, difficiles à situer dans un espace-temps concret. Avec *Le traversier*, il offre une écriture mélangeant narrativité et poésie de façon à rendre plus aisée la reconstruction d'une image, d'autant plus qu'elle est imprégnée des différentes perceptions des personnages qui se prêtent à l'écoute de leurs sens. Cependant, on trouve toujours assez peu d'histoire dans ces nouvelles, le parcours intérieur des protagonistes (tous des hommes, généralement d'âge mûr) prédominant sur les événements qu'ils pourraient vivre. Les lieux et les rares rencontres apparaissent comme autant d'occasions pour les personnages de se définir, d'activer une conscience endormie par le temps et son usure. Ainsi en est-il du retable observé dans une cathédrale, qui marque un tournant pour le personnage ; de cette « Grande Ile », source des réminiscences ; de ce traversier tout juste manqué qui oblige à « aviser », à penser autrement la suite.

Les réorientations, l'éveil de la conscience sont au cœur des textes ; nécessaires, difficiles, ils laissent leur trace : « J'aimais ces marques des traversées, des luttes obstinées qui trempent et qui ravagent, ces stigmates de la mer. » (p. 84). Témoignages plutôt que récits, ces nouvelles relatent l'histoire de pensées en mouvement, mises en marche et influencées par les sens qui les activent : les odeurs, les textures, les formes invitent le lecteur à suivre la démarche du protagoniste. « Je ne collectionne pas, je ramasse distraitemment, je laisse s'accumuler et je me compose des mosaïques. » (p. 127). Dans ces hommes placés dans divers lieux se trouvent des constantes, des malaises à surmonter, lesquels forment au gré de la lecture autant de représentations d'une réflexion en cours, d'une conscience chargée par le passé.

RENÉ AUDET

MARC BOILEAU
**Histoires fantastiques
 du Saguenay**
 LES ÉDITIONS JCL, CHICOUTIMI
 1999, 280 PAGES

Si plusieurs s'entendent pour dire que le fantastique est de moins en moins pratiqué, les *Histoires fantastiques du Saguenay* de Marc Boileau sont un véritable baume, un cadeau. Comme l'indique le titre, les onze

nouvelles du recueil se déroulent toutes dans le vaste Royaume du Saguenay, propice, il va sans dire, au fantastique qui survient, comme il se doit, à un moment inattendu. Car le fantastique est justement l'intrusion de l'insolite, de l' inexplicable dans le quotidien des êtres comme vous et moi. Chez Boileau, qui maîtrise avec art et un rare talent l'écriture, le fantastique surgit parfois sous la forme du diable, venu sur terre pour entraîner dans son repaire infernal des êtres qu'il a soigneusement choisis *Norton et Ray*. Tantôt, il se présente sous la forme d'un phénomène étrange qui déränge un médecin accouru au chevet d'un malade, introuvable, en pleine forêt (*Le mystère Salomon*), tantôt sous la forme d'une lueur qui éclaire l'obscurité (*La conscience de la paix*). *L'autre bout du monde* raconte la visite d'un simple pêcheur dans un univers parallèle, le Nilav (anagramme de Valin, dont le mont est célèbre au Saguenay). Dans *Comme chiens et chats*, une simple balle de laine oubliée dans un escalier entraîne la disparition complète de deux familles voisines pourtant amies, mais qui finissent par s'entre-tuer, au grand plaisir d'un chien et d'un chat. À *la dérive* fournit une explication pour le moins surprenante au toponyme *Descente des femmes*, non loin de Sainte-Rose-du-Nord. Le héros est entraîné, malgré lui, dans un voyage dans le temps (en 1540) pour secourir la tribu montagnaise, réduite à une mère et ses trois filles, après le massacre iroquois dont elle a été victime. Ce mâle « courageux » est réquisitionné pour perpétuer la race. Un homme, qui a projeté de se suicider au lac Onatchiway, non loin de Saint-David-de-Falardeau, est sauvé *in extremis* par une mystérieuse femme, venue d'une autre planète, en 1804, mais demeurée prisonnière de son corps de jeune femme qu'elle avait alors emprunté.

Les nouvelles de Boileau sont bien structurées, bien construites et ne manquent jamais de susciter l'intérêt. L'auteur y fait la preuve d'une imagination débordante qui saura plaire à de nombreux amateurs et leur prouvera que le fantastique, loin d'être mort, se porte à merveille. Dommage, toutefois, qu'il ne suscite pas davantage d'adeptes de la trempe de Boileau. Les *Histoires fantastiques du Saguenay* : une révélation. À lire et à relire.

AURÉLIEN BOIVIN

MONIQUE DURAND

Eaux

LE SERPENT À PLUMES, PARIS
 1999, 136 PAGES

Composé de dix nouvelles, le recueil *Eaux*, de Monique Durand, est un premier livre fort impressionnant. Les personnages sont bien campés et les histoires fascinent. Comme le titre l'annonce, l'eau sert de toile de fond à plusieurs intrigues (bord de mer où l'on vit, rivière où l'on se noie, déluge intérieur qui charrie des souvenirs malheureux, tempêtes de violence conjugale, etc.). Chez Monique Durand, tout se liquéfie, même le soleil, qui « s'obstine à remonter comme un noyé » (p. 23). Le style de Durand, très métaphorique et souvent elliptique où les phrases nominales et les verbes à l'infinitif abondent, rappelle celui d'Anne Hébert, auteure à qui elle rend d'ailleurs hommage dans la nouvelle *La bibliothécaire*. En outre, la façon qu'a Monique Durand de décrire le contact avec la nature, d'utiliser pittoresquement des expressions d'ici (« bière flatte », « rouleuses », « en jokant ») ou de rapporter le langage coloré de certains personnages peut faire penser aux écrits de Robert Lalonde. Un seul reproche : la nouvelle *Le train* comporte quelques tournures de phrase un peu calquées sur l'argot français (par exemple « putassiers du cool »). Tous les récits, sauf *Dysplasie*, sont des variations sur le thème de l'amour : *Federicho et Giuletta* raconte l'histoire d'un amour jubilatoire et toujours sensuel ; *George Black et Cap à l'ours* s'inspirent d'inconsolables peines d'amour ; dans *La bibliothécaire* ou *Federicho et Giuletta* s'imbriquent plusieurs passages de lettres d'amour fiévreuses ; *Dépouillement* nous présente une héroïne qui s'inspire de ses amours de passage pour peindre ; *William* ou *La vieille femme et la mer* narrent la mort de l'être aimé et le deuil impossible ; *Un jardin à soi* relate la fin tragique d'une épouse qui a longtemps aimé malgré la violence dont elle était victime ; *Le train* et *La bibliothécaire* s'immiscitent dans les secrets de l'amour lesbien. Mais la mort, insidieuse, s'infiltré dans presque toutes ces histoires de couples. Et, en dépit du fait que plusieurs nouvelles se terminent par le suicide du personnage principal ou par le décès d'un des deux partenaires, les chutes demeurent très

Chez Monique Durand, tout se liquéfie, même le soleil, qui « s'obstine à remonter comme un noyé »

Marc Boileau fait la preuve d'une imagination débordante qui saura plaire à de nombreux amateurs et leur prouvera que le fantastique, loin d'être mort, se porte à merveille.

réussies. L'effet est ailleurs : dans la révélation subite, dans la circularité qui renvoie à l'incipit, dans la force des dernières images, toujours très frappantes.

CAMILLE DESLAURIERS

Pédagogie

ÉLISABETH MORIN
Pout tout dire. La communication orale au primaire

COMMISSION SCOLAIRE DE
LA JEUNE-LORETTE, 1998.

Ce n'est un secret pour personne, l'enseignement de la communication orale au primaire n'est pas une tâche facile. Aussi, plusieurs commissions scolaires de la région de Québec se sont regroupées afin de mener, à ce sujet, une recherche-action qui a eu lieu en 1996 et 1997. Le rapport publié sous le titre *Pout tout dire* présente le contexte de la recherche-action, l'environnement favorable à l'enseignement de la communication orale au primaire et la démarche de formation suivie par l'équipe de la recherche-action.

La première partie du document fournit les principales caractéristiques de la langue de la vie scolaire, celle qui fait l'objet de l'enseignement de la communication orale au primaire. Cette langue est, d'une part, un instrument d'apprentissage, lorsque l'élève l'utilise pour dire ce qu'il comprend ou ce qu'il ne comprend pas et pour échanger des idées avec des pairs. Elle est, d'autre part, un instrument de communication, lorsque l'élève se fait le porte-parole de son équipe, pour communiquer le résultat de son travail ou les données de ses recherches. Des interventions pédagogiques spécifiques seront utilisées pour favoriser le développement de chacune des deux fonctions langagières de la langue de la vie scolaire.

La seconde partie précise que la qualité du climat de classe influence le développement des habiletés langagières. Aussi, on favorisera le travail en coopération qui suscite de nombreuses interactions et échanges verbaux entre les élèves et, de ce fait, crée une influence positive sur l'engagement des élèves dans la communication orale. De plus, on précise que l'élève devra avoir l'occasion de participer à plusieurs activités de communication

orale, visant le même objectif, afin qu'il puisse réinvestir ses nouveaux apprentissages dans des situations variées.

La troisième partie présente la démarche de formation suivie par l'équipe de la recherche-action. Cette section peut être utile aux écoles dans lesquelles le personnel enseignant voudrait se donner une démarche pour développer l'habileté à structurer et à animer des activités de communication orale.

En appendice, six activités de communication orale, une pour chaque année du primaire, sont décrites avec l'objectif, le contexte de réalisation, le matériel et la démarche d'apprentissage ainsi que les interventions pédagogiques.

L'ensemble du document, dont la présentation est claire et pratique, grâce aux textes et aux tableaux utilisables en classe, grâce également aux exemples d'activités, est un outil fort utile pour la formation des enseignantes, qu'il s'agisse du perfectionnement d'une équipe-école ou de l'approfondissement d'une démarche individuelle.

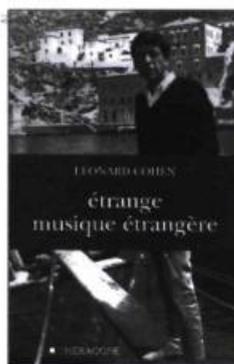
JOCELYNE PICARD

Poésie

LÉONARD COHEN
Traduction de
Michel Garneau
Étrange musique étrangère
L'HEXAGONE, MONTRÉAL
2000, 304 PAGES

C'est à Michel Garneau que Léonard Cohen a demandé de traduire *Stranger Music*, déjà connu sous le titre *Musique d'ailleurs* publié par les éditions Christian Bourgois en 1994. Pourquoi une nouvelle traduction se demanderont certains ? Il n'y a qu'à lire en parallèle l'une et l'autre édition pour se rendre compte que la traduction est une tâche bien ingrate, mais surtout qu'elle exige une sensibilité particulière aux mots des langues avec qui elle a à négocier. Il serait vain de souligner les différences, variantes et variations de ces deux livres tant elles sont importantes. En revanche, il faut retenir que le traducteur de l'édition québécoise a été nommément choisi par Cohen, désavouant ainsi le travail déjà fait.

Étrange musique étrangère représente la presque totalité des poèmes publiés par Cohen depuis... on l'ignore, s'il faut se fier à l'édition québécoise. Pour ceux qui veulent le savoir, je vous apprendrai modestement que Cohen écrit depuis la fin des années 1950, ses premiers poèmes remontant à 1956. Heureusement, l'incurie éditoriale est compensée par l'intérêt de ces poèmes qui nous permettent de côtoyer l'un des plus importants poètes anglo-québécois. La poésie de Cohen est marquée par un sentiment d'échec aussi bien amoureux qu'humain qui traverse le recueil de part en part. Les moments heureux sont rares alors que le cynisme et la déréliction plongent le lecteur dans une atmosphère où transparait l'angoisse : « Je ne veux pas d'une intention/ dans ta vie/ Je veux être perdu parmi/ tes pensées/ comme tu penses à New York/ en t'endormant » (« Je suis en train de mourir », p. 122). Les neuf sections reprenant chacune un recueil précédemment paru sont comme autant de variations sur les thèmes de l'amour et du mal de vivre. Le poète ne semble pas travailler ses textes pour essayer d'en faire des poèmes irréprouchables au plan de la forme. Bien au contraire, il couche sur



Il sait bien que le monde peut exister sans lui, et que la poésie ne sauvera personne.

le papier ses états d'âme et ses sentiments perdus parce qu'il sait bien que le monde peut exister sans lui, et que la poésie ne sauvera personne.

ROGER CHAMBERLAND



LÉONARD COHEN

Un long voyage au-delà
des histoires simples
devenues des épopées.



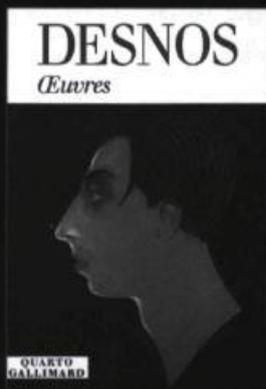
CLAUDINE
BERTRAND
Tomber du jour
ÉDITIONS DU NOROÏT,
SAINT-HIPPOLYTE,
1999, 92 PAGES.

Le dernier recueil de poésies de Claudine Bertrand, *Tomber du jour*, dédié « À l'âme voyageuse », est un long voyage au-delà des histoires simples devenues des épopées. Si Claudine Bertrand nous avait habitués à une écriture échevelée, elle propose ici une écriture retenue, proche de l'ascèse ou du détachement, malgré quelques emportements ou débordements charnels et sensuels.

Cette poésie se plaît à nommer le corps féminin en faisant référence aux mondes animal et aquatique. Corps nomade qui se donne car les « Seins nus t'implorant », corps gonflé qui « s'abandonne aux cils nomades » ou encore ce corps envoûté qui vit « Dans un corps à corps, Plus nue que nu », la narratrice du texte s'offre plutôt que prend, dans un moment de véritable tension, à des partenaires plutôt fuyants et fantomatiques, des gitans de passage souvent errants, thèmes récurrents chez Claudine Bertrand.

Si on peut parler de douleur exacerbée quoique étouffée, voire contrôlée, dans les poèmes, il s'agit d'une douleur décalée, dans le sens où elle est décrite comme derrière une vitre. Le corps sert à l'autre derrière le masque de la parole, un peu comme dans le film de Kubrick *Les yeux grands fermés* ; il joue ce rôle de spectateur et de spectacle, il n'est pas actant, mais joué sans pourtant être joué.

Paradoxalement, il ne s'agit pas de souffrance, mais bien d'une douleur qui « s'installe/semblable à une boule de plasma brûlant ». Les douleurs, à cet égard, sont multiples mais ponctuelles. Qu'il s'agisse de la mal mariée, des corps lacérés ou déchirés, la frontière entre l'image et la jouissance que procure cette image est fort mince. Autrement dit, ce n'est pas le passage à l'acte qui compte, ou même la véracité de l'anecdote, mais le fantasme et ce qui reste du fantasme. En ce sens, le fantasme de la douleur devient la douleur elle-même, tout comme les



ROBERT DESNOS. Édition établie et présentée par MARIE-CLAIRE DUMAS
Desnos. Œuvres
QUARTO/GALLIMARD, PARIS
1999, 1400 PAGES.

Amateur de poésie : attention ! Voilà enfin réunies pour la première fois les œuvres entières de Robert Desnos, cet écrivain associé dès ses débuts au mouvement surréaliste, mais que la mort en 1945, dans un camp de déportation, a placé en retrait de l'histoire littéraire, à l'ombre d'André Breton. Et pourtant Desnos est sans aucun doute l'un des écrivains les plus importants du mouvement, celui qui, à la différence de plusieurs autres, a construit tout un univers surréaliste à commencer par ces textes célèbres qui composent l'ensemble « Rose Sélavy », inspirés par Marcel Duchamp. Près de 226 documents ont été colligés par Marie-Claire Dumas, comprenant poèmes, articles de périodiques divers portant sur le cinéma, la littérature, l'art et la musique, textes en prose, des lettres et témoignages et une iconographie aussi riche que variée qui nous permet de se retremper dans le milieu particulièrement effervescent de cette première moitié du siècle.

Par ailleurs, ceux qui connaissent moins le volet surréaliste de Desnos seront heureux de retrouver le Desnos plus populaire : parolier de Juliette Greco et auteur des célèbres « Chantefleurs » et « Chantefables » que l'on étudie dans nos écoles. C'est d'ailleurs ce volet plus ludique qui permet aux communs des mortels de situer l'œuvre de Desnos sans connaître toutefois tout un pan de son œuvre souvent réservée aux aficionados. Dommage, car il y a bien plus que ces petits poèmes bien ficelés sur les animaux ou les fleurs, mais des poèmes de facture surréaliste, des chansons, des textes composites qui nous permettent de prendre la véritable mesure de cet écrivain méconnu.

On ne soulignera jamais assez l'heureuse idée des éditions Gallimard de rassembler en un seul livre, fut-il un pavé parfois difficile à tenir en mains et encore plus difficile à traîner sur soi !, l'œuvre littéraire entière d'un écrivain.

ROGER CHAMBERLAND



Parolier de
Juliette Greco et
auteur des célèbres
« Chantefleurs » et
« Chantefables »
que l'on étudie dans
nos écoles.



personnages d'un rêve sont de vrais personnages.

Cette singularité du sexe qui explose tantôt en paroles amoureuses, mais errantes, tantôt en mouvements spirituels, mais ancrés dans un monde perceptible et déchiffrable ; cette singularité des êtres et des choses éclatées en son noyau ; ce rapport très intime donc, entre le réel du corps et le subtil des passions imaginées, se frotte aux mots et aux poèmes afin de tous deux les exorciser en les nommant. Le monde n'existe qu'à la condition qu'il soit nommé. Et cela vaut aussi pour la poésie. Finalement, dans ce recueil, il y a négation de ce qui a été et de ce qui est au profit du désir, « Mais nier tout/ jusqu'à la fin ». En revanche, il y a peut-être même aussi une ouverture nouvelle et inattendue à ce qui est à venir et demeure encore inconnu.

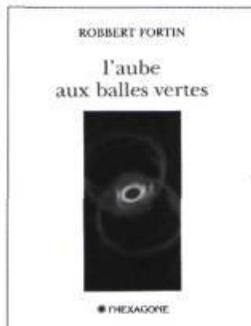
Ce recueil peut surprendre, pour qui connaît l'œuvre de Claudine Bertrand. Poésie davantage sobre et moins éclatée, les vers s'additionnent sans toutefois s'accumuler, les poèmes étant plutôt descriptifs et contemplatifs. Poésie loin d'être narrative, ces vers réservés n'en laissent pas moins passer des émotions de lecture ; le travail tout intérieur qui se fait laisse



ROBERT FORTIN

place à une sensibilité secrète dont on n'avait pas toujours conscience à la lecture de ses autres recueils. Ainsi, par moments, cette apparente froideur cache un volcan inextinguible, la douceur des peaux et la fragilité de la narratrice.

DANIELLE FOURNIER



« Avaler sa plus brûlante salive » et « l'odeur d'aimer/ qui paraître fait l'invisible » p. 113) du dernier ensemble de poèmes intitulé « L'odeur d'aimer ». Le poète Fortin multiplie les allées et venues entre le sentiment d'exister, la quête amoureuse et l'émergence du poème comme lieu d'ancrage à une

réalité qui se tient en porte-à-faux.

L'auteur de *L'aube aux balles vertes* [...] fait le pari d'exister ou plutôt de faire exister un monde à la mesure de ses attentes et de ses désirs, débarrassé des scories de l'aliénation et du destin. Tout repose sur le regard que l'on jette sur les choses, sur les gens, sur les passions qui nous animent ; et la poésie devient l'acte de médiation entre le poète et le monde qui l'entoure. On retiendra de ce fort recueil, une force d'expression et un sens de l'image qui restituent toute l'intensité d'un engagement pour la poésie.

ROGER CHAMBERLAND

ROBERT FORTIN

L'aube aux balles vertes suivi de *Avaler sa brûlante salive* et de *L'odeur d'aimer*

L'HEXAGONE, MONTRÉAL

2000, 153 PAGES

Ce triple recueil de Robert Fortin marque un état d'achèvement d'une écriture poétique qui, jusque là, était à la recherche d'un ton et d'une manière de dire. *L'aube aux balles vertes* [...] nous fait emprunter un parcours qui oscille entre « l'existence des choses/ qui n'a d'autre sens/ que d'être bulle d'air/ dans la spirale du poème » (p. 41) de la section « L'aube aux balles vertes », « l'indépassable amour/ que boivent les poètes » (p. 88) de la partie

Récits

MATHIEU-ROBERT SAUVÉ

Louis Hémon. Le fou du Lac

XYZ ÉDITEUR, MONTRÉAL

2000, 183 PAGES

COLLECTION « LES GRANDES FIGURES »

Le texte commence en cette fin de journée du 8 juillet 1913 où Louis Hémon perdit la vie, frappé par un train dans des circonstances nébuleuses. À partir de là, le procédé de Sauvé est celui, classique et habile, qui consiste à faire défiler à l'esprit du mourant certains événements de son existence : un match de boxe durant le séjour londonien, une discussion avec le père, etc. Le bref séjour du Breton au Canada occupe bien sûr la plus grande part du volume : la traversée sur le *Virginian*, son emploi à Montréal dans les bureaux d'une compagnie d'assurances, le

départ brusque vers La Tuque ; et enfin les épisodes que les lecteurs amoureux de l'auteur attendaient : Roberval, chez les Bédard à Péribonka, une brosse à Mistassini, la halte à l'hôtel Tremblay de Saint-Gédéon consacrée à la rédaction de son célèbre roman, etc. Le récit est traversé de brefs retours à Chapleau où Hémon continue d'agoniser étendu le long de la voie ferrée, dans les bras d'un passant inconnu. Sauvé réussit à rendre poignante cette fin. Le texte se

termine par de longues citations de la dernière lettre, magnifique de fermeté et de style, de Hémon à son père, après que celui-ci eût appris l'existence d'une petite-fille illégitime.

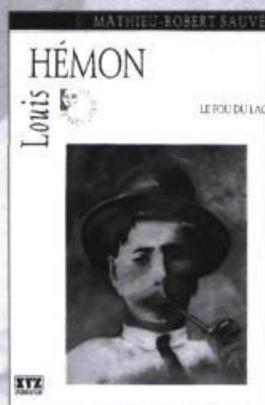
L'ouvrage n'a pas la prétention d'amener de nouvelles découvertes sur l'existence de Hémon : il n'y en a de fait aucune. Un livre intitulé *L'aventure Louis Hémon* avait paru déjà

dans les années soixante-dix sous la plume d'Alfred Ayotte et de Victor Tremblay, qui compilait les témoignages de gens ayant connu l'auteur de *Maria Chapdelaine*. C'est dans cette mine de faits concrets et de petites anecdotes que puise Sauvé pour l'essentiel, et son bref récit offre le plaisir de retrouver détails et anecdotes sous une forme narrative plus vivante.

Les genres hybrides laissent souvent un peu perplexes. Entre la biographie romancée et l'expression « récit biographique » qu'on retrouve à l'endos de la page couverture, on se hasarde à croire que le second autorise peut-être davantage de libertés. Sauvé de son propre aveu s'en est permis quelques-unes, assez mineures, sauf celle d'imaginer une passe tendre et sentimentale de Hémon dans les bras d'une Léonie à Kénogami. Pourquoi pas ? Notre époque n'est pas prude. Mais pauvre Hémon ! Plus on voudrait le connaître, moins on a le sentiment d'y parvenir, et plus on l'aime. Lui si distant, si discret, si taciturne, si « incapable physiquement de faire des confidences », comme il le confiait lui-



LOUIS HÉMON



Il faut souligner la beauté de cette nouvelle collection Mains libres : format maniable, beaux caractères et l'illustration appropriée la page couverture par La Danse de Matisse.



COLLECTIF
Récits de la fête
QUÉBEC AMÉRIQUE
2000, 257 PAGES
COLLECTION « MAINS LIBRES »

Québec/Amérique convie quinze auteurs de la maison à célébrer ses vingt-cinq ans. Quinze auteurs, quinze plats forcément variés. Ce serait peine perdue que de chercher l'unité de ce recueil dans le thème imposé aux

auteurs, celui de la fête. Le lien avec la fête apparaît souvent fort lâche, fort lointain. Métaphorique, mettons. Mais qu'importe ! On craignait de sentir la commande, et pourtant voilà de fort bons textes dans l'ensemble.

Les récits se regroupent autour de trois volets : « Enfances »,

« Couples », « Livres ». Chacun puisera comme il voudra dans ce buffet. Voici les préférences d'un lecteur parmi d'autres que le recueil mérite.

François Beauchemin émeut par sa compassion pour les malheureux et

les errants. On pense à du Dickens ou à du Chaplin. Le souvenir d'enfance que raconte Sylvain Lelièvre avec simplicité est tout à fait charmant. La nouvelle de Jean-Guy Noël, malgré des facilités d'écriture et des comparaisons trop convenues, est délicieuse, avec la présence inattendue d'un Fidel Castro sur un terrain de baseball à Montréal et une partouze insolite à Outremont. Certains dialogues sont justes et drôles — une fois n'est pas coutume au pays du Québec littéraire. Noël a l'art d'amener des scènes « hénaurmes » avec pince-sans-rire. La nouvelle d'Yves Beauchemin séduit aussi par son atmosphère et ses personnages. Mais la conclusion, décevante, fait « phantasme adolescent ». Après tout le lectorat de monsieur Beauchemin vieillit en même temps que lui. La prose dure et haletante de Marie Gagnier défile la démence du monde et tente de capter l'indicible souffrance des êtres : le ton sans doute le plus unique de cette première partie.

Le deuxième volet comprend des nouvelles à intérêt plus « sociologique ». Un Naïm Kattan grave et triste, un Alain Beaulieu mordant et ironique. Micheline Lachance puise une anecdote intéressante dans les débuts

même, faut-il donc lui inventer une faiblesse d'abandon dans les bras d'une pauvre mère de famille contrainte à la prostitution afin de nourrir ses enfants, pour qu'il devienne un peu notre frère humain, l'un de nous, notre proche contemporain ? « Le plus insaisissable des hommes » est mort bêtement sans nous laisser ses comptes de blanchisserie et ses carnets de conquêtes féminines, et il est mort, Dieu merci, juste avant que son dernier roman ne rende son nom célèbre à travers le monde. Cette gloire qu'il convoitait sans doute, il n'en aurait pas d'emblée accueilli les servitudes avec bonne grâce. Il a pu ainsi échapper aux interviews des journalistes et à la vorace curiosité des biographes.

Son existence pleine de silence et de nuit excite l'imagination romanesque, Sauvé s'en tire fort bien si l'on considère cette pauvreté du matériel. Au bout du compte, restera toujours l'œuvre, cette chère *Maria*, redécouverte chaque fois dans la fraîcheur et la délicatesse de l'émotion qui la dicta.

ALAIN RATHÉ

LOUIS HÉMON

Récits sportifs

GUÉRIN, MONTRÉAL, 1999, 384 P257 PAGES

En 1982, Aurélien Boivin réunissait, pour la première fois, les *Récits sportifs* de Louis Hémon (aux Éditions du Royaume, avec la collaboration de Jean-Marc Bourgeois). Il les publie aujourd'hui chez Guérin, dans une édition annotée, mettant à profit le travail déjà accompli alors qu'il préparait la publication, chez le même éditeur, des *Œuvres complètes* de Hémon (1990-1995). Les notes fournissent des informations souvent utiles pour mieux apprécier les récits, ceux-ci ayant été écrits entre 1904 et 1913, et faisant souvent référence à des athlètes dont les noms évoquent peu de choses pour le lecteur contemporain.

Les *Récits sportifs* occupent une place à part dans l'œuvre de Hémon. Publiés pour la plupart dans *Le vélo*, puis dans *L'auto*, en France, les textes colligés par Boivin ont été écrits en Angleterre d'abord, au Québec ensuite ; les quatre derniers récits, donnés en appendice, étaient signés du pseudonyme Ambulator, dans *La Presse*, à Montréal (1911). Hémon s'intéresse au

sport par le biais de la chronique d'événements sportifs, mais surtout par la mise en fiction de situations à la gloire du sport, en passant parfois par l'essai personnel où il livre volontiers toute l'admiration qu'il voue aux véritables athlètes.

Les récits sont d'une lecture agréable et révèlent une autre facette du talent d'un auteur que l'on réduit trop souvent à *Maria Chapdelaine*. Hémon applaudit l'intérêt manifesté pour le sport par les Anglais, et déplore que ses compatriotes n'en fassent pas autant. Dans une cinquantaine de courts textes, il parle de boxe, de natation, d'haltères ou de rugby, mais son enthousiasme se devine plus nettement encore lorsqu'il parle des canotiers ou des marcheurs : tout exercice qui demande de l'endurance physique le fascine. Le culte du corps mâle, athlétique et olympien, la virilité exprimée dans l'exercice du sport sont au centre des récits. Hémon en est convaincu, « le premier devoir d'un athlète [est] de cultiver méthodiquement son corps » (p. 20).

GILLES PERRON



AURÉLIEN BOIVIN

du Régime anglais. Barcelo raconte l'angoissante perte d'un passeport dans un pays situé au milieu de nulle part.

Cette deuxième partie s'intitulait « Couples », mais c'est dans la troisième partie, intitulée « Livres », que se trouvent en fait les couples les plus intéressants. Ces cinq récits (Normand de Bellefeuille, Jean-François Chassay, Brigitte Purkhardt, Monique LaRue, Jacques Allard) sont tous étonnants, soit par leur ton grinçant, soit par l'étrange relation homme-femme qu'ils explorent, soit par l'émotion qui en affleure.

Noël Audet et Stéphane Bourguignon ont aussi participé à ce recueil.

Il faut souligner la beauté de cette nouvelle collection *Mains libres* : format maniable, beaux caractères et l'illustration appropriée de la page couverture par *La Danse* de Matisse.

ALAIN RATHÉ

Récits

YŌKO OGAWA

L'annuaire

ACTES SUD, ARLES, 1999, 95 PAGES

C'est à juste titre que l'éditeur parle de l'un des récits les plus fascinants pour décrire *L'annuaire* de Yōko Ogawa. Dès les premières pages, on est saisi par le caractère incisif de cette écriture et par l'étrangeté de cette histoire qui, pourtant, n'a rien d'exceptionnel. Imaginez un peu qu'une jeune fille se retrouve à travailler dans un laboratoire de spécimens, spécialisé dans la conservation de souvenirs et de blessures en tous genres, après s'être amputé le bout de l'annuaire alors qu'elle était employée dans une usine de montage à la chaîne. À la tête de ce laboratoire de spécimens, il y a un homme, M. Deshimaru, qui exercera une emprise de plus en plus grande sur cette jeune femme attirée par le comportement de son patron, mais qui mettra du temps avant de saisir la véritable nature de la relation qui se tisse sous ses yeux. Et dire que tout cela a commencé par une paire de chaussures que M. Deshimaru lui avait offerte dans la salle de bains, là où, soir après soir, ils se retrouvent pour d'étranges rites relevant presque d'un fétichisme malsain. Je vous



ATA PENDE

réserve une finale aussi incongrue que singulière tant le monde d'Ogawa est placé sous le signe du mystère.

On est conduit dans ce récit comme sur la pointe des pieds, dans une économie de moyens narratifs et descriptifs qui captivent le lecteur et le place dans la même situation que celle où se trouve la jeune fille. La narratrice laisse toute la latitude possible à son lecteur pour imaginer la direction que prendra le récit et surtout d'anticiper le point de chute qui, plutôt que de clore l'histoire, laisse la porte ouverte à un développement dont on ne peut soupçonner l'issue.

Après *Les abeilles*, *La piscine*, *La grossesse*, *Le réfectoire un soir et une piscine sous la pluie* suivi de *Un thé qui ne refroidit pas*, *L'annuaire* est le sixième livre traduit et publié par Actes sud, et probablement celui qui nous fait pénétrer le plus dans un univers où l'envoûtement et l'étrange règnent en rois et maîtres.

ROGER CHAMBERLAND

l'assomme à chaque seconde. J'aime part pour son boulot à la manufacture, puis revient sur ses pas, assailli du sentiment d'avoir oublié « quelque chose ». Cette réflexion nous transporte du Brésil à l'hôpital, des combats sanguinaires du front au bureau malsain du concierge de l'immeuble, Roméo Gariépy, qui se complait à laisser geler les locataires afin de démontrer sa supériorité.

Ce bref récit a la qualité de transpercer les codes existentiels préétablis où la banalité du geste alimente les plus incendiaires suppositions. « Mais pourquoi n'avait-il pas simplement appelé la police ou à l'aide ? demanda quelqu'un un soir à la salle de billard. Avoir peur à ce point... Mais qu'est-ce qu'on leur fait d'où ils viennent pour les amener à un tel état de peur ? » (p. 60).

SARAH ANNE BRUNET

Romans

ATA PENDE

Les raisons de la honte

EDITIONS TROIS, LAVAL

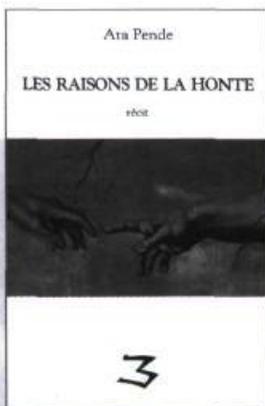
1999, 68 PAGES

Premier récit d'Ata Pende, *Les raisons de la honte* aborde le thème de l'immigrant et de son intégration en cette nouvelle terre d'accueil qu'est le Québec des HLM. Originaire du Zaïre et diplômé de l'Université Laval en génie électrique, l'auteur laisse transparaitre ses racines à travers une prose qui n'est

pas sans rappeler celle des griots (conteurs africains) par la répétition constante des noms des personnages et les phrases brèves, efficaces. Ata Pende articule sa réflexion autour de la différence toujours tangible au sein du regard de l'autre alors que la seule volonté du protagoniste, Jaime

Montoya, est de s'ancrer dans cet ailleurs d'une culture inconnue.

L'action réelle qui se déroule à l'aube d'une journée ordinaire montre habilement le conflit temporel auquel fait face l'immigrant du Sud intégrant le contre-la-montre nordique qui



FRANÇOIS BARCELO

Tant pis

VLB ÉDITEUR, MONTRÉAL

2000, 212 PAGES

Martin Guertin, agent immobilier peu ambitieux et Trefflé Yelle, espèce de clochard, sont montés sur le traversier *L'Amélie* qui fait la navette entre les villages de Saint-Ours et de Saint-Roch. Ils attendent patiemment le retour du conducteur qui, sur la rive, a maille à partir avec un malfaiteur. Ce dernier donne une bonne râclée au chauffeur et coupe le câble qui relie le bateau aux deux rives. Le traversier, qui manque évidemment d'essence, est en déroute, sans conducteur, avec nos deux passagers à son bord.

Les héros voient défiler devant eux Sorel, Québec, l'île d'Orléans, Baie-Saint-Paul, l'île-aux-Coudres, Rivière-du-loup et se rendent ainsi jusqu'au golfe avant d'être secourus. Il faut dire que les passagers n'ont pas de famille qui pourrait songer à appeler la police pour les rechercher. Seul le conducteur, à moitié mort sur son lit d'hôpital, trouvera le temps (et le courage !) d'aller les secourir... en moto-marine ! Comme on n'avait pas eu le temps d'identifier le chauffeur à l'hôpital et comme celui-ci est aussi assez seul dans la vie, personne ne partira à sa



Lorsqu'on se rend compte qu'on a lu deux cents pages pour en arriver à une fin aussi prévisible, on comprend finalement le titre de l'ouvrage.

recherche une fois qu'il aura quitté les soins intensifs. Bref, on nage carrément dans le délire.

Tant pis est le vingtième livre de François Barcelo, premier auteur québécois ayant été publié dans la désormais célèbre « Série noire » de Gallimard. Barcelo se révèle ici un bon conteur, sans plus. Les détails et les descriptions sont précis tout comme, malheureusement, les clichés. Quant au côté émotionnel des personnages et à l'intelligence de leurs conversations, on repassera.

L'intrigue manque de vraisemblance. Imaginez-vous en train d'assister à un meurtre à la machette, tandis que le câble qui maintient le cap du navire dans lequel vous prenez place a été coupé, ne seriez-vous pas un petit peu inquiets ? Les personnages de Barcelo, eux, semblent s'en moquer éperdument. Lorsqu'on se rend compte qu'on a lu deux cents pages pour en arriver à une fin aussi prévisible, on comprend finalement le titre de l'ouvrage.

MARC-ANDRÉ BOIVIN

RÉJANE BOUGÉ
L'Année de la baleine
QUÉBEC/AMÉRIQUE, MONTRÉAL
1999, 490 PAGES

Troisième roman de Réjane Bougé, *L'année de la baleine* s'inscrit directement dans l'actuel contexte social qui tend à définir une fois de plus le rôle de la femme. Cependant, cette interrogation semble directement surgir du sein de la mère, du cœur de la femme qui, avec l'âge, voit le rêve de la maternité lui filer entre les doigts. La nécessité de l'enfantement entraîne une course contre la fameuse horloge biologique et remet en question le rapport au monde ultra-acceléré du

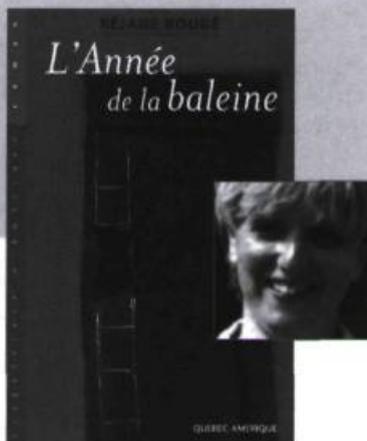
XX^e siècle. C'est ainsi que le deuil se fait refuge et donne lieu à une réflexion sur la vie, l'amour et l'avenir.

L'Année de la baleine évoque le temps nécessaire à panser la perte de la mère, dite Claire-la-baleine dont la disparition douloureuse bouleverse le destin de ses trois filles qui, chacune à sa façon, réussiront à cerner leur rêve de femme. Lucie, la cadette, vit sa grossesse sous les yeux jaloux de Suzanne, pendant que Lorraine, l'aînée, chérit des moments précieux auprès de Chiara à Florence. Envahie par le bonheur des autres, Suzanne, traductrice-interprète de 32 ans, se laisse aller dans un monologue intérieur parsemé de souvenirs d'enfance, de l'agonie de sa mère et du délire de l'anorexique obsédée par les ventres ronds de l'enfant qui grandit, les ventres plats de la femme qui souffre.

Construite de manière complexe, la structure du roman épouse divers genres qui ponctuent habilement le récit et font réellement découvrir l'univers des personnages. L'écriture très dense montre une maîtrise de la langue qui parfois semble supplanter le propos, l'étouffer sous le poids des mots. La profondeur des émotions aurait bénéficié du silence évocateur propre au deuil, histoire de laisser le temps au lecteur d'assimiler la souffrance et de laisser errer son imagination au sein du récit.

Hormis cette réserve, *L'année de la baleine* est un roman qui aborde des thèmes audacieux et actuels. De plus, Réjane Bougé ne se contente pas d'amorcer sa réflexion, elle livre une vision des femmes dans leur rapport entre elles.

SARAH ANNE BRUNET



ROCH CARRIER
Une chaise
STANKÉ, MONTRÉAL
1999, 143 PAGES

Roman, si l'on veut, *Une chaise* de Roch Carrier regroupe en fait, selon le désordre d'une mémoire parfois défaillante, des souvenirs autobiographiques qui gravitent autour d'un meuble bien banal, la berceuse de sa grand-mère Odélie. Cette chaise rustique, fabriquée avec le bois des trappistes récupéré après la fermeture du monastère — dont une partie de l'histoire se trouvait déjà dans *La dame qui avait des chaînes aux chevilles* —, avait été « bricolée par [l]es mains maladroites » (p. 8) de son mari Anatole, forgeron. C'était une « chaise bancroche. Toute décocriyée. Rabibochée. Une chaise de pauvre » (p. 7). On ne peut s'empêcher de se rappeler que Vieux-Thomas (le double évident d'Anatole) s'en était construite une pour lui, celle dans laquelle

Odélie, qui trône dans sa berceuse, ne se laisse pas prier pour défiler ses souvenirs avec amour et humour, avec une nostalgie teintée d'une immense tendresse pour son homme, ses enfants et petits-enfants.





ANDRÉ CARPENTIER

Carpentier livre un roman riche, à plus d'un titre. En effet, on devine d'emblée la densité symbolique de l'écriture, ne serait-ce que par les nombreux indices, icônes, symboles, extraits de poèmes qui le jalonnent.



JACQUES CÔTÉ

il « jonglait » à cœur de jour dans *Il n'y a pas de pays sans grand-père*. Grâce au témoignage de la grand-mère, qui évoque en vrac une foule d'anecdotes et d'événements ayant marqué la vie du clan Carrier, grâce aussi à ses propres souvenirs, l'auteur-narrateur établit en quelque sorte la généalogie familiale en remontant jusqu'à l'arrière-grand-père. La vie d'autrefois, pauvre, misérable même, souvent pénible et rude, se déroule avec ses angoisses, ses peines, ses inquiétudes et ses joies, dans un monde d'ignorance et de superstitions, un monde traversé par les épreuves et régi par des règles morales strictes.

Odélie, qui trône dans sa berceuse (un peu à la manière de Grand-Mère Antoinette dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais), ne se laisse pas prier pour défilier ses souvenirs avec amour et humour, avec une nostalgie teintée d'une immense tendresse pour son homme, ses enfants et petits-enfants. En vingt-trois brefs chapitres, le narrateur trace un portrait de famille qu'éclaircit, et illuminent parfois, certains épisodes caractéristiques de la vie passée, comme les chansons de la grand-mère, la rencontre d'Odélie et d'Anatole, la robe trop vaste de Marie-Anna, la mère de Roch Carrier, le travail dans les chantiers forestiers, le passage de la comète de Halley, les nuits blanches d'Odélie, l'arrivée de la télévision, etc. Quand la grand-mère raconte, elle le fait avec simplicité, tout en usant de la langue française d'autrefois et en ponctuant ses « récits » d'un juron familier tout à fait savoureux : « Trou du cul d'un ver à pattes ». Je soupçonne l'auteur d'avoir fourragé dans de vieux glossaires et d'avoir hardiment pillé Rabelais, qu'il cite, pour y grappiller les beaux mots de la langue française qui, par les temps qui courent, vieillit plutôt mal, même en France. Les chapitres 5 à 8 surtout sont révélateurs à cet égard, et le chapitre 9 constitue un magnifique éloge de cette langue et de sa musique, hélas en déhérence, note Carrier. Un ouvrage à lire pour retrouver la saveur de la vie de nos ancêtres et la richesse de la langue française dans la simplicité et la poésie d'un style qui établit toujours une sorte de connivence avec le lecteur.

GILLES DORION

ANDRÉ CARPENTIER

Gésu Retard

BORÉAL, MONTRÉAL

1999, 254 PAGES

Bien étrange roman que ce *Gésu Retard* d'André Carpentier. Son héros, le bien nommé *Gésu Retard*, mésadapté dans tous les sens du terme, mène une existence solitaire dans un appartement uniquement meublé de mannequins endommagés. Sans emploi, Retard compose une encyclopédie des bruits domestiques, enregistrés et catalogués de façon fantaisiste.

Qui plus est, *Gésu Retard* ne passe définitivement pas inaperçu : toujours coiffé d'un casque et de lunettes d'aviateur de la Première Guerre mondiale, il porte au cou un sifflet qu'il utilise pour scander les diverses périodes de ses journées. Autre signe distinctif, conséquence inévitable de son priapisme, une érection permanente gonfle son pantalon. Ceci dit, cet original cache un passé trouble, dont on ne saura finalement que peu de choses. Ancien professeur de géographie, il a connu une gloire fugace en tant que maître en canulars, jusqu'à ce qu'une de ses frasques eût tourné au vinaigre. Retard appartient toujours au réseau *Spek*, un mouvement poétique international dont les membres composent et diffusent anonymement des haïkus.

L'arrivée inopinée de Washington Desnombres, célèbre mathématicien antillais installé à Chicago et membre de *Spek*, bouleverse l'existence de Retard. Sitôt arrivé à Montréal, Desnombres disparaît dans la nature, non sans avoir séduit et intrigué son hôte. Les recherches qu'il entreprend, en compagnie de l'épouse du mathématicien, n'aboutiront à rien, si ce n'est à la découverte d'un cadavre, et surtout au dévoilement final de la véritable identité de Retard.

Carpentier livre ici un roman riche, à plus d'un titre. En effet, on devine d'emblée la densité symbolique de l'écriture, ne serait-ce que par les nombreux indices, icônes, symboles, extraits de poèmes qui le jalonnent.

Mais, surtout, difficile de passer à côté de l'ironie pointant en de nombreux endroits dans ce roman dont le héros, un *Christ retardataire*, intègre enfin les diverses facettes d'une identité véritablement québécoise.

GEORGES DESMEULES

JACQUES CÔTÉ

Les montagnes russes

VLB ÉDITEUR, MONTRÉAL

1999, 245 PAGES

Premier roman de Jacques Côté, *Les montagnes russes* a été publié pour la première fois en 1988. Pour le plus grand plaisir du lecteur, VLB éditeur en offre une réédition. Peut-être avez-vous déjà vu le téléfilm « Embrasse-moi, c'est pour la vie » aux Beaux Dimanches de Radio-Canada, adaptation de ce roman plus que surprenant. Si vous êtes dans la jeune trentaine, le livre de Côté saura sûrement raviver en vous la flamme du début des années 80.

Oubliez les groupes comme *Metallica* ou *Offspring*, les *B-52's* et les *Talking Heads* étaient alors au sommet de leur carrière. On ne peut pas en dire autant de Denis Dupuis, étudiant en musique à l'Université Laval. Sa session vient de débiter alors que les autres étudiants sont en classe depuis près de cinq semaines. Le rejet de son projet d'opéra « Le retour de Batman » fait de lui un étudiant aussi motivé à poursuivre ses études qu'un canard à se faire tirer dessus en temps de chasse. S'il mettait autant de temps à pratiquer son piano qu'il en met à regarder les vieux classiques du cinéma français et américain, il serait diplômé depuis des années. Il faut dire que ses fréquentations et son emploi du temps ne favorisent pas nécessairement une réussite scolaire immédiate. C'est que le jeune homme ne déteste pas s'envoyer

une petite ligne dans les narines et quelques bières pour faire passer le tout.

Faute d'aller à l'école, Dupuis doit se trouver un emploi. Il décroche un petit job chez le disquaire *Circus*, à 3,60 \$ l'heure. La rencontre avec la belle Simone et une mauvaise blague changeront toutefois le cours de l'existence du jeune homme qui, jusqu'ici, ne savait pas trop où il s'en allait.



Vous regrettez ces belles années ? Ne cherchez plus, ce livre est pour vous. Toute l'action se déroule sur le campus universitaire et dans la ville de Québec. Les bars, les magasins, les styles musicaux et vestimentaires qui ne sont plus que des souvenirs, tout y est. Vous dévorerez cette œuvre qui mérite sans aucun doute le détour. Lorsque vous arriverez à la fin du roman, fin peu banale soit dit en passant, vous en redemanderez.

MARC-ANDRÉ BOIVIN

GENEVIÈVE DESBIENS
Fidèles trahisons

LES ÉDITIONS JCL, CHICOUTIMI
1999, 290 PAGES

Première œuvre de Geneviève Desbiens, *Fidèles trahisons* n'est pas un roman sans intérêt, mais les nombreuses invraisemblances dérangent la lecture. L'intrigue est simple. Privé de médecin depuis cinq ans, le petit village de Bellesroches célèbre en grande pompe l'arrivée du docteur Morris Vanderstat, un étranger — il est Hollandais —, praticien d'une médecine différente qui fait parler. En effet, il ne se gêne pas pour recourir à l'hypnose pour soigner ses patients, surtout ses patientes, en particulier Charlotte Brodeur à qui il se donne librement lors de ses fréquentes consultations, au grand dam de sa secrétaire, Marie Richer, qu'il aime et qui l'aime et avec qui il se comporte de la même manière. Il ruine ainsi la vie de ces deux femmes forcées, comme lui, de s'exiler pour ne pas affronter les sarcasmes de la population, bientôt au courant du passé de ce médecin peu scrupuleux, renvoyé déjà d'un autre village pour mauvaise conduite.

Parallèlement à ce triangle amoureux, l'auteure, qui n'est pas toujours en pleine possession de ses moyens, tente, par de nombreux retours en arrière, parfois guère réussis parce que mal intégrés à l'intrigue principale, d'évoquer la vie quotidienne d'autres résidents du village gravitant autour du couple diabolique Morris-Charlotte. Le moins qu'on puisse dire, c'est que ce village, imaginaire, semble, en 1952, nettement en avance sur son époque : les couples se font et se défont au gré de la fantaisie de l'auteure, à un rythme effréné, au détriment même de la vraisemblance. Les personnages du garagiste Didier Langevin et de son ennemi juré Antoine Richer manquent

de psychologie élémentaire, tout comme certaines femmes, telles Joséphine, la mère de Marie, et Mathilde, l'épouse de Didier, dont les (trop) fréquentes apparitions ralentissent l'intrigue.

Si l'écriture est, en général, correcte, la structure du roman souffre d'un certain relâchement. Pour susciter davantage l'intérêt, Geneviève Desbiens devra apprendre à mieux resserrer les éléments de son histoire et éviter les développements qui nuisent à la compréhension.

AURÉLIEN BOIVIN

LOUISE DESCHÈNES
Une femme effacée

ÉDITIONS TROIS, LAVAL, 1999, 133 PAGES
COLLECTION « TOPAZE »

Le dernier roman de Louise Deschènes s'ouvre sur cette affirmation qui peut, de prime abord, paraître banale : « Je suis une femme qu'on ne remarque pas ». Pourtant, quoi de plus difficile à assumer que cette invisibilité, que cet anonymat, alors que la hantise d'une époque entière est de sombrer dans l'oubli ? Voilà pourquoi la narratrice d'*Une femme effacée*, qui se sait condamnée par la maladie, entend la rédaction d'un ultime témoignage, d'une longue confidence où elle tente de (se) comprendre et d'évacuer une fois pour toutes le sentiment d'imposture qui l'habite depuis toujours. Elle parcourt son existence, les liens tissés avec ses contemporains, mais surtout l'incommunicabilité profonde qui a empoisonné la vie de générations de femmes avant elle.

L'opposition constante entre la vie intérieure de Marianne, la narratrice, et sa vie sociale donne lieu à des réflexions savoureuses. Toutefois, ce qui caractérise ce roman, ce n'est pas tant les anecdotes ou les drames évoqués que la façon de mettre en scène et de décrire chacun des événements. Il ne s'agit évidemment pas ici d'un roman à forts rebondissements ou d'une intrigue qui tiendra le lecteur en haleine durant des heures, le roman de Louise Deschènes est, au contraire, très intimiste, se distinguant par son économie de moyens, tant dans l'action que dans le style, ici épuré.

Une femme effacée, grâce à la voix tout en douceur et en retenue qui s'en élève, s'avère un roman de grande qualité. Sans tomber dans le cliché,

l'auteure explore la destinée d'une femme meurtrie qui apprivoise ses silences ainsi que ceux qui lui ont été légués en héritage. Pas de complaisance ni de mélancolie dans ce récit presque sans failles. Vivement une nouvelle création de la part de Louise Deschènes et que son talent soit reconnu pour ce qu'il vaut : de l'or. Comme le silence...

ANNIE HUDON

JEAN ECHENOZ
Je m'en vais

MINUIT, PARIS, 1999, 256 PAGES

Jean Echenoz est un homme discret. En ces temps que l'on dit médiatiques, où la désinvolture et la provocation tiennent trop souvent lieu de talent, son goût de la retraite, aux confins de l'effacement, a quelque chose de rassurant. Qu'on ne s'y trompe pas. En vingt ans — *Le méridien de Greenwich*, son premier roman, date de 1979 — Echenoz a su inventer un univers original, séduisant autant qu'inclassable. Dans les années quatre-vingts, la critique toujours soucieuse d'étiquette l'avait institué « nouveau nouveau romancier », lui et quelques autres jeunes écrivains regroupés aux Éditions de Minuit, dont le non moins doué Jean-Philippe Toussaint. Sans doute peut-on voir dans l'écriture d'Echenoz un souci du détail « objectif », un refus du psychologisme « balzacien » qui n'est pas sans rapport avec le Nouveau Roman. Mais la comparaison s'arrête là. Echenoz n'est d'aucune école. Il est de ces écrivains qui, littéralement, ne s'en laissent pas conter. Loin des modes tapageuses, Echenoz réussit ce miracle de nous dire beaucoup en nous parlant de peu. Chez lui, rien de pathétique. Pas de lyrisme. Pas de « message », non plus. Rien qu'une exigence, appliquée et modeste, à rendre compte des petits riens de la vie quotidienne. Nul, en effet, n'est plus absent de son écriture qu'Echenoz. Au risque de surprendre, l'on pourrait dire de cet auteur que c'est un moraliste.

Encore faut-il se méfier. L'apparente simplicité du style, l'accessibilité immédiate du propos ne doivent pas nous cacher l'étendue de l'impeccable maîtrise d'Echenoz-écrivain, qui révèle, ce faisant, un Echenoz-lecteur : rien ne lui est étranger, du roman d'aventures, qu'il parodie dans *Le méridien de Greenwich* (1979) ou *l'Équipée malaise* (1986), au roman policier, qu'il revisite



Jean Echenoz est un homme discret. En ces temps que l'on dit médiatiques, où la désinvolture et la provocation tiennent trop souvent lieu de talent, son goût de la retraite, aux confins de l'effacement, a quelque chose de rassurant.

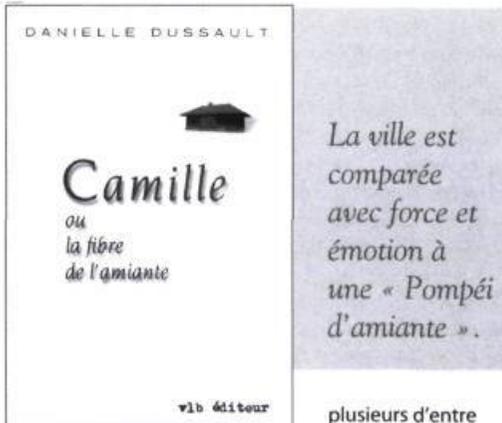
dans *Le lac* (1989), sans parler de ces romans métaphysiques « urbains » fort en vogue aujourd'hui, dont la feinte simplicité de son dernier roman, *Je m'en vais*, ne peut que révéler la vanité (en cela, rien de plus éloigné d'Echenoz qu'un Houellebecq). Derrière le conteur désinvolte, l'humaniste désabusé, se cache donc un redoutable stratège, un parodiste subtil qui traverse les genres, faisant ainsi retour sur des conventions souvent encore bien ancrées. C'est qu'Echenoz est un écrivain doué. Après le prix Médicis pour *Cherokee* (1983), *Je m'en vais* vient de lui valoir le prix Goncourt. Echenoz y témoigne d'une parfaite maîtrise formelle, qui nous entraîne d'une galerie d'art parisienne au pays basque, en passant par le Grand Nord canadien. Au cœur des pérégrinations de Félix Ferrer, quinquagénaire cardiaque directeur de la galerie, un trésor d'art inuit abandonné lors d'une tempête en 1953 sur la *Nechilik*. S'ensuivront, les lecteur d'Echenoz s'en doutent, mystifications, quiproquos et rebondissements. Mais l'essentiel n'est peut-être pas tant dans cette course au trésor, qu'Echenoz nous dévoile avec une maîtrise consommée, que dans la multitude de non-événements, rendez-vous manqués, amour en fuite, fatigue du corps, désir usé, qui ne cessent d'entraver la quête de Ferrer, et le récit. Roman d'aventures ? Roman policier ? Récit de moraliste contemporain sur la difficulté d'être ? *Je m'en vais* est tout cela à la fois. Et si l'essentiel était justement ce passage, à la fois grave et bénin, ordinaire et merveilleux, noble et dérisoire, des choses et des êtres ? Sans avoir l'air d'y toucher, Echenoz nous donne là l'un des ses meilleurs romans.

THIERRY BELLEGUIC

DANIELLE DUSSAULT
Camille ou la fibre de l'amiante

VLB ÉDITEUR, MONTRÉAL
2000, 165 PAGES

Le roman de Danielle Dussault met en scène six personnages (trois hommes et trois femmes) et se déroule à « Thetford-les-mines », dont le nom ainsi francisé revient sous la plume de



plusieurs d'entre eux avec une sorte

de solennité parfois douloureuse, parfois fière. Le titre déjà relie les personnages à leur géographie. Thetford-les-mines compose dans ce texte un paysage lunaire, avec ses montagnes de déchets et ses abîmes, et les êtres qui y évoluent semblent en avoir pris les caractères, eux-mêmes blessés, dévastés, chacun seul dans sa tête avec ses fantômes, ses démons. La ville est même comparée avec force et émotion à une « Pompéi d'amiante ». La souffrance s'y perpétue d'une génération à l'autre, par les femmes surtout à travers leurs amours meurtries, deux d'entre elles abandonnées par l'homme qu'elles aimaient alors qu'elles en attendaient un enfant. Seule la dernière, Camille, entrevoit la possibilité d'une lumière au bout d'un exil d'attente.

Malgré sa géographie réelle, la vérité que tente de cerner ce texte n'est pas documentaire ou naturaliste, ni même historique. La grande Histoire certes s'y profile (grippe espagnole, occasion d'un chapitre juste et émouvant sur la mort des enfants ; grève de 1949, mais en fond de scène, par petites touches volontairement vagues et imprécises). C'est une vérité d'ordre plutôt poétique, avec cette image de la « fibre » qui court tout au long comme une veine, et dans les deux sens du mot : ce qui constitue l'essence de l'être et la matière qu'on extrait de la terre. Chaque personnage à tour de rôle dans son récit se l'extirpe de lui-même, fibre d'exil, de rage, d'humiliation, de soumission, de solitude, de lumière.

Avec un symbolisme parfois un peu appuyé (derrière les auteurs se cachent de plus en plus des professeurs qui ne s'oublient pas), le texte développe les thèmes de la faute, du bouc émissaire (« Ludger, fils de Laos »), de l'œdipe, de la recherche et de l'attente du père.

Faudrait-il parler du titre un peu ? On ne le trouvera pas attrayant. Même sans avoir lu le livre, on en devine bien l'intention et le sens symbolique ; et après l'avoir lu, on se demande encore s'il est heureux.

Danielle Dussault a aussi publié des nouvelles et un récit fort intéressant, *Les yeux grecs*.

ALAIN RATHÉ



FRANÇOIS GRAVEL
Fillion et frères
QUÉBEC/AMÉRIQUE,
MONTRÉAL
2000, 347 PAGES

Après le congédiement de leur père, victime comme tant d'autres travailleurs des conséquences du krach de 1929, quatre jeunes garçons tâchent de subvenir aux besoins de leur famille en mettant sur pied une entreprise : *Fillion et frères*. Ce qui était au départ un réseau itinérant de vente de bois d'allumage deviendra bientôt un grand magasin de meubles ; plus qu'un commerce, l'établissement est un véritable carrefour où ces hommes sont non seulement confrontés à eux-mêmes, mais aussi à une société québécoise en profonde mutation. Philippe, Léo, Édouard et Louis, chacun à sa manière, font découvrir différents aspects de l'histoire du Québec du XX^e siècle, et traversent leur époque, un peu dépassés par les événements, en s'interrogeant sur celle-ci avec beaucoup d'acuité.

François Gravel convie ici son lecteur à une plongée dans l'univers masculin, où le silence et les « lois non écrites » se multiplient relativement à la curiosité et au bavardage des femmes qui entourent les protagonistes. Faisant le portrait d'une incompréhension presque irrémédiable entre les sexes, qui évoluent dans des mondes parallèles et tout à fait différents, Gravel donne la parole à un groupe qui s'est fait plutôt discret jusqu'à maintenant, les « hommes d'affaires » qui le sont devenus par la force des choses, pour subvenir à leurs besoins, bien sûr, mais surtout à ceux des autres. Peu d'ambition chez les Fillion, à part peut-être celle de trouver « ce qu'il faut faire pour qu'une femme soit contente » (dans un tel état d'esprit, il est évident que les représentantes du sexe féminin n'ont pas très fière allure...).

Cette œuvre est incontestablement une grande réussite, ne serait-ce que

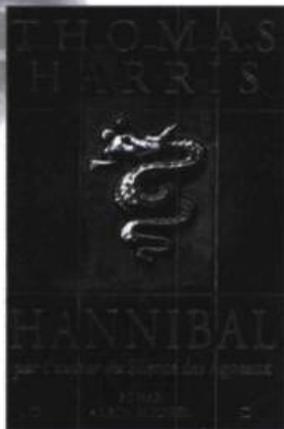


pour les éclats de rire répétés que les premiers chapitres arrachent. L'humour intelligent est une denrée rare, et quand il s'associe à une description colorée et pénétrante du monde, on tâche d'en faire profiter le plus grand nombre : voilà une valeur sûre qui ne décevra pas.

ANNIE HUDON

THOMAS HARRIS
Hannibal
ALBIN MICHEL, PARIS
2000, 494 PAGES

Clarice Starling, ça vous dit quelque chose ? Vaguement, peut-être. Il suffit d'entendre le nom d'Hannibal Lecter ou simplement celui de Docteur Lecter que nos sens se réveillent et que les souvenirs remontent rapidement. Pour le bonheur des amateurs d'horreur et pour le malheur des plus peureux, le plus célèbre cannibale de toute la littérature est de retour. Il aura finalement fallu dix ans à Thomas Harris avant de donner une suite à un des plus célèbres « thrillers », *Le silence des agneaux*.



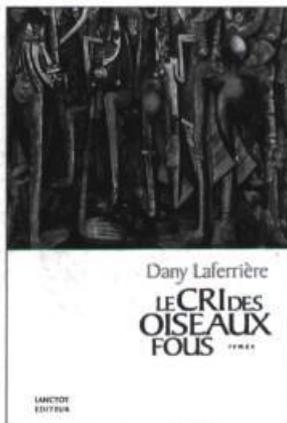
Comme nous le savons déjà, Hannibal Lecter a réussi à s'échapper de l'asile psychiatrique où on l'avait enfermé. Sept ans plus tard, celui qui a permis à Clarice Starling de mettre sous arrêt le tueur en série Jame Gumb, arrestation donnant d'ailleurs droit aux plus grands honneurs, figure toujours parmi les dix criminels les plus recherchés par le FBI. Où est-il ? Personne ne le sait. Après ces quelques années, la carrière de Starling, quant à elle, bat aujourd'hui de l'aile. Mêlée à une fusillade trop médiatisée, elle voit les dirigeants du FBI se pencher sur son avenir.

Le FBI n'est pas non plus seul dans ses recherches d'Hannibal. Mason Verger, dont la rencontre avec Lecter a été des plus dures (il lui reste un œil, sans paupière, n'a plus de peau sur le visage et est branché à un poumon artificiel), est aussi prêt à payer le gros prix pour assouvir sa vengeance. S'il le capture, Lecter sera offert en pâture à une race porcine affamée et violente. Verger prend donc tous les moyens et

achète à peu près tout le monde pour en finir avec ce cannibale.

De son côté, Lecter, qui s'était fait plutôt discret au cours des dernières années, mène une vie presque paisible lorsqu'un policier italien, payé par Verger, le démasque enfin. Fidèle à sa méthode, le docteur Lecter éventre le policier et le pend du haut du célèbre Palazzo Vecchio. Tout le monde reconnaît la signature de Lecter et la poursuite reprend de plus belle.

Cœurs sensibles s'abstenir. Hannibal en mange plusieurs et les détails y sont plutôt nombreux sur la façon de s'y prendre pour éventrer une personne, vivante de préférence, ou encore pour lui ouvrir la boîte crânienne. Le suspense, quant à lui, est tout aussi



soutenu, sinon plus, que dans le premier volet. Jamais une chasse à l'homme n'aura paru aussi difficile et intéressante. Le romancier promène ses personnages de l'Europe jusqu'aux États-Unis et joue habilement avec les sentiments de son lecteur de la première à la dernière page. Ce dernier se demande toujours quand et comment le Docteur Lecter va frapper.

Thomas Harris prend le temps qu'il faut pour amorcer son intrigue, mais, une fois que tout est mis en marche, rien ne peut l'arrêter. Il est toujours intéressant, de plus, de pouvoir mettre un visage sur les personnages d'un livre. Tout le monde se rappelle d'Anthony Hopkins, à qui le rôle d'Hannibal Lecter avait valu un Oscar dans *Le Silence des agneaux*. On sait que Julianne Moore incarnera pour sa part Clarice Starling, Jodie Foster ayant, quant à elle, refusé de reprendre son personnage. Voilà une suite captivante d'un bout à l'autre et qui, contrairement à certaines, ne déçoit jamais.

MARC-ANDRÉ BOIVIN

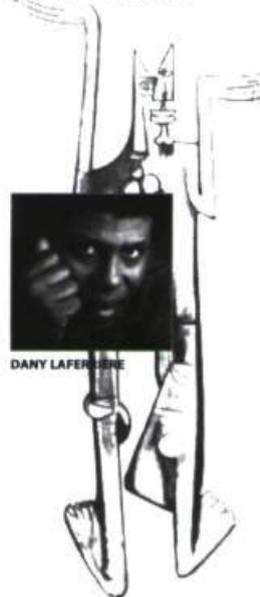
DANY LAFERRIÈRE
Le cri des oiseaux fous
LANCÔT ÉDITEUR, OUTREMONT
2000, 319 PAGES

Le dixième roman de Dany Laferrière met fin au cycle romanesque « Une autobiographie américaine », prévient-on le lecteur en quatrième de couverture. Précédé de deux répliques célèbres de l'*Antigone* de Sophocle (dont des extraits figurent dans le texte), opposant le roi Créon et sa fille, *Le cri des oiseaux fous* se déroule en Haïti au fil des heures et des minutes (de 12h07, le 1^{er} juin 1976, jusqu'à 6h58 le lendemain matin) qui marquent le départ précipité — l'auteur préfère ce mot à « exil » — de Laferrière pour Montréal. Aucun chapitre comme tel, donc, mais une progression horaire chronométrée accompagnée d'un intertitre significatif à chaque fois.

Depuis l'annonce de la mort de son collègue journaliste Gasner Raymond par les « tontons macoutes » de Baby Doc, Dany Laferrière, 23 ans, surnommé Vieux Os, effectue une visite ultime des personnes qu'il a connues, aimées et côtoyées, d'abord sa mère vénérée et affectueuse — en évoquant sans cesse son père, exilé — puis ses collaborateurs et amis les

plus proches, dont Ézéquiel, promis à la torture et à la mort, les femmes qui ont peuplé sa vie, telles Luisa, Mercedes, Fifi, Sandra, revoit les lieux variés qu'il a fréquentés, entre autres le journal, la station de radio, le théâtre, les cinémas, les bars, restaurants et hôtels, décrit le monde des prostituées et ose même pénétrer « dans les marécages du pouvoir » (p. 267), au risque de sa vie, le *King Salomon Star*, où se réunit la racaille de la dictature. Il profite de sa dernière virée pour se livrer à des « méditations métaphysiques » (p. 131) sur une foule de sujets — « Enfiler les pensées est une manie chez moi » (p. 300) — comme le journalisme, soit culturel, soit politique, le théâtre, surtout adapté en créole, dont *Antigone*, bien sûr, les mots et l'écriture, la vie et la mort, l'amour, du cœur ou du sexe, la torture, bref il livre un tableau à la fois familier et saisissant de « [t]oute la culture haïtienne » (p. 160). Ses réflexions, qui se traduisent en un long épanchement révélateur de ses désirs

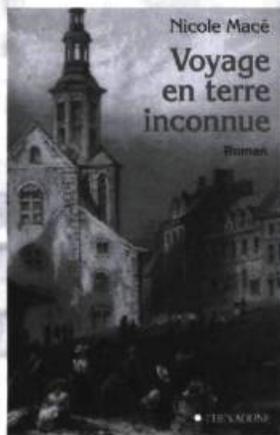
Le cri des oiseaux fous se déroule en Haïti au fil des heures et des minutes qui marquent le départ précipité de Laferrière pour Montréal.



Pour le bonheur des amateurs d'horreur et pour le malheur des plus peureux, le plus célèbre cannibale de toute la littérature est de retour.

les plus profonds et de ses sentiments les plus secrets, se doublent d'une dénonciation virulente de la dictature pourrie des Duvalier père et fils, dont il a été un témoin privilégié. « Je veux engranger le plus de sensations, d'émotions et d'images possibles pour les emporter avec moi » (p. 162), précise-t-il. C'est ce que nous retenons le plus, en effet, de ce « roman » à l'écriture souple et naturelle, qui adopte le ton de la connivence propre à plusieurs ouvrages autobiographiques. On en sort plein de frissons de tendresse et d'amour, de vie et de mort, d'amour de la vie, surtout.

GILLES DORION



NICOLE MACÉ
Voyage en terre inconnue
L'HEXAGONE, MONTRÉAL
1999, 234 PAGES

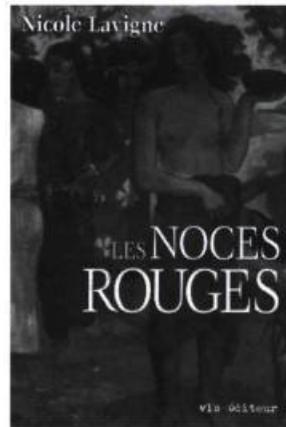
Devant les critiques formulées à l'égard du traitement qu'elle avait accordé au premier volet de sa saga « historique », *Marie Carduner, Fille du Roy*, Nicole Macé sent le besoin de faire une mise au point à ce sujet dans un « Avertissement » qui précède *Voyage en terre*

inconnue : « J'espère que les historiens professionnels voudront bien me pardonner ces entorses délibérées à la vérité historique, qui sont le privilège des romanciers ». Elle coupe ainsi court à toute discussion. À vrai dire, ce deuxième volet se présente plutôt comme un roman que je qualifierais d'« anthropologique », car l'auteure, fort bien documentée, s'attarde à décrire dans le détail des faits, des usages, des comportements, bref les mœurs tant des colons français que des Amérindiens — Hurons [Wendats] comme Iroquois [Mohawks]. Nicole Macé — qui a elle-même élégamment traduit son roman du norvégien — a fort bien perçu la toute-puissance de la religion avec ses interdits d'ordre surtout moral, l'arrogance de certains administrateurs français à l'égard des autochtones et l'œuvre hautement humanitaire des religieuses. De là un tableau fidèle des débuts de la société « canadienne » en Nouvelle-France, par le biais, entre autres, de l'histoire d'amour qui se tisse entre l'héroïne Marie Carduner, d'abord promise au

coureur de bois Louis Clatin — dans le premier volet —, et celui qui deviendra, après de multiples épreuves, son mari, Jean Le Faouet.

Si l'abondance des descriptions semble parfois ralentir le récit et faire écran au côté psychologique, l'émotion m'a quand même semblé plus juste au fur et à mesure du déroulement des événements, surtout dans la dernière partie où se confirment l'histoire d'amour ainsi que l'amitié qui se développe entre Marie et une Amérindienne, signe du métissage des cultures. En somme, un roman agréable à lire.

Nicole Lavigne



GILLES DORION



NICOLE LAVIGNE
Les noces rouges
VLB ÉDITEUR, MONTRÉAL
1999, 349 PAGES

Nicole Lavigne, originaire du Témiscamingue, situe son quatrième roman, *Les noces rouges*, dans sa région natale. En 1951, Mathieu quitte Montréal pour l'inconnu d'une région éloignée de tout. Dès son arrivée, il peut mesurer la coexistence difficile des Indiens repoussés dans leur réserve et des Blancs qui envahissent le territoire pour le moderniser. Mathieu, l'idéaliste, décide de construire un hôtel. Il embauche des Indiens et tombe amoureux de Mariana, fille d'un des sages de la tribu. Les deux amants apprennent à découvrir la culture de l'autre et ses bienfaits. Cette union est mal vue par plusieurs et surtout par Jacob, Indien éconduit plusieurs fois par Mariana. La haine qui le consume éclatera à quelques reprises causant la honte et la consternation parmi ses semblables. Fasciné par les Indiens, Mathieu tentera de rapprocher les deux peuples qui se méprisent malgré leur cohabitation. Le tout ne se fait pas sans heurts.

Peu d'auteurs ont situé leur roman dans la région du Témiscamingue. L'idée est intéressante, faisant découvrir au lecteur un coin du

Québec peu connu. Les lieux sont bien décrits de même que les tensions entre les habitants de l'endroit. C'est dans l'histoire même que le roman perd de son piquant. Les personnages sont stéréotypés : le Blanc presque parfait, qui ne ressemble en rien à ses congénères, l'Indienne la plus ravissante, qui en tombe amoureuse, et le plus méchant

Indien, qui jette aussi son dévolu sur la belle. De tels personnages ne peuvent évoluer que dans une histoire convenue, sans étonnement. Seule la fin ménage une certaine surprise sans racheter le reste du roman. Le style, assez fluide, contient un peu trop de descriptions de la belle Indienne. Ce roman sans éclat peut faire passer un bon moment au lecteur sans attente, mais il l'oubliera peu de temps après avoir tourné la dernière page.

GENEVIÈVE JACQUES



CLAIRE MARTIN
L'amour impuni
L'INSTANT MÊME,
QUÉBEC
2000, 145 PAGES

Claire Martin a décidé de renouer avec l'écriture, à la grande joie de ses lecteurs et lectrices, qui l'avaient adulée, dans les années soixante, et qui avaient reconnu son immense talent. Après *Toute la vie* (L'Instant même, 1999), un recueil de nouvelles, pour la plupart parues dans les périodiques, pendant ces belles années, la doyenne (ou presque) des lettres québécoises récidive avec un roman cette fois, magnifiquement écrit, *L'amour impuni*, qui jette un baume sur certaines œuvres de l'auteure, combien plus violentes, plus haineuses aussi, telles *Dans un gant de fer*, sous-titré *La joue gauche*, et *La joue droite*, récemment rééditées dans la collection BQ.

L'amour impuni est à la fois un roman d'amour et un hymne à l'amour filial, au père en particulier, lui pourtant si malmené et malaimé dans les deux tomes des mémoires de la romancière. L'intrigue est simple mais présentée avec tact et avec une

« J'espère que les historiens professionnels voudront bien me pardonner ces entorses délibérées à la vérité historique, qui sont le privilège des romanciers »

économie de mots, comme chez Anne Hébert. Le narrateur, un homme qui a peut-être déjà atteint la quarantaine, professeur de géologie, tombe amoureux d'un jeune homme, stagiaire dans son entreprise en même temps qu'étudiant assidu à son cours. Il confie à un carnet, « le carnet de Philippe », qui aurait pu donner son titre au roman, les émotions et sentiments qui l'assaillent à mesure que se développe le désir, la passion amoureuse qu'il ressent pour Philippe, tout en continuant d'être profondément attaché à sa famille, à son père qui le comprend et le rassure, même si cette relation empêchera à toutes fins utiles la famille de se perpétuer ; à sa mère qui accepte facilement cet amour pourtant parfois contesté ; à sa sœur Louise, sa complice. La relation est présentée avec sobriété, d'une façon on ne peut plus humaine, comme Claire Martin en a le secret, sans description scabreuse, croustillante, comme l'ont fait d'autres écrivains qui ont choisi d'exploiter le même thème. Les deux amoureux, qui se sont rencontrés par hasard, sont discrets, comme la romancière, et se contentent de faire naître et d'entretenir leurs désirs, traduits dans une langue unique, de qualité, qui correspond parfaitement à la relation amoureuse que le narrateur consent à dévoiler dans son carnet comme pour l'immortaliser, comme pour lui donner une autre existence, au cas où la mémoire finirait par faire défaut, au cas où le passage du temps finirait par contribuer à oublier.

Le sujet était délicat sans doute pour une romancière de 86 ans qui a su s'adapter aux problèmes de son époque et qui a eu la gentillesse, la générosité de nous livrer son point de vue. La vision du monde de Claire Martin s'est radicalement transformée depuis l'écriture de ses mémoires, depuis qu'elle s'est libérée de ses difficiles années d'apprentissage. La sérénité a fait place à la révolte, l'amour à la haine, car la vie vaut la peine d'être vécue, une fois qu'on l'a assumée. Le bonheur est possible, l'amour aussi, même entre deux hommes, peut-être parce qu'il est impuni, justement. Vivement une autre œuvre de la grande Claire Martin, qui nous a privés, pendant plus de vingt-cinq ans de silence, de chefs-d'œuvre comme celui-là.

AURÉLIEN BOIVIN



MICHEL MICHAUD
Cœur de cannibale
ÉDITIONS DU BOREAL
MONTREAL, 384 PAGES

« La vie [serait] un long rire cruel » (p. 308) et « l'amour [...] un tueur en série » (p. 377). Ces deux petites phrases donnent le ton au roman québéco-franco-argotico-joual de Michel Michaud, *Cœur de cannibale*. Les deux sentences circonscrivent à la fois l'atmosphère et la trame d'une histoire triangulaire d'amour — classique ! —, mâtinée d'aventures aussi brèves que vaines. Là où l'auteur peut nous éblouir ou nous irriter, c'est par son écriture très imagée, où le jeu de mots est souvent soit surprenant, soit trivial, c'est selon.

Le tout commence par une baise démentielle sous une pluie drue et potentiellement radioactive, tandis qu'à la fin, une tomate se meurt dans une giclée de sang après qu'une roulette russe inversée a laissé vivant le héros du roman. Difficile à suivre présenté comme cela, n'est-ce pas ? Eh bien ! il est en effet laborieux de suivre les méandres du cerveau du personnage principal !

God Dog Michoko (pourquoi certains auteurs ont-ils autant de difficulté à bien nommer leur personnage principal et tombent dans la caricature, sinon dans la BD ?), un Québécois sillonnant la France pour vendre et tenir des stages de fruits et de légumes, a épousé Anouk, une Française avec laquelle il a eu des jumeaux (elle avait déjà un fils). Sa vie de famille et ses rapports avec ses enfants sont tout à fait particuliers, quasiment surréalistes. On croit rêver. Comme si la vie était modulée de joie... cynique ou baroque. On sait

qu'il est heureux. Mais les êtres heureux n'ont pas d'histoire. Donc, God Dog tombe amoureux fou de Neige Délicieuse, une saxophoniste de jazz. Elle lui a été présentée par Oui Bingo, son ami, un peintre qui deviendra, le temps d'un suicide artistique assisté, célèbre, lui qui auparavant pratiquait, pour survivre à son art qui ne trouvait pas preneur, les trente-six métiers marginaux de la rue. Dès lors, la vie de Michoko chavire. Avec Anouk, bien sûr, mais également avec son travail et l'écriture (il réussit enfin à pondre le roman qu'il voulait écrire depuis toujours). La passion dévorante le laisse pantois. Il est cannibalisé par celle-ci et, à son tour, il cannibalise son entourage.

Ce roman laisse un drôle de goût dans la bouche, comme ces fruits dont on ne sait plus, une fois croqués, s'ils sont acides ou sucrés. En fait, il y a là une originalité dans l'écriture et dans le traitement des relations entre les personnages, mais il y a également des clichés irritants. Ce roman ne se laisse pas lire facilement malgré une plume alerte se voulant moderne.

RICHARD POULIN

AMÉLIE NOTHOMB
Stupeur et tremblements

ALBIN MICHEL, PARIS
1999, 175 PAGES

Le ton autobiographique de *Stupeur et tremblements* ajoute un quelque chose de troublant à une expérience vécue au pays du Soleil-Levant. Née au Japon alors que son père est ambassadeur de Belgique, l'auteure lève le voile sur une façon de faire pour le moins raciste dans une entreprise import-export, la compagnie Yumimoto. Engagée comme interprète, elle froisse, avec son arrivée quelque peu désin-

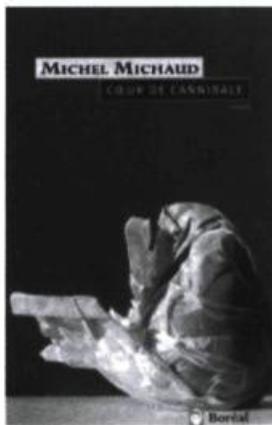
volte, les règles tatillonnes et rigides de la hiérarchie des pouvoirs : prélude à une kyrielle de situations surprenantes pour les Occidentaux « dégénérés », semble-t-il, mais drôles aussi par leurs côtés démesurément étranges. Sa supérieure immédiate, gracieuse malgré sa raideur nipponne, l'initie à son travail, c'est-à-dire à rien d'utile. Comme

Véritable initiation ethnologique portant sur les mœurs des entreprises du Japon moderne, le roman de Nothomb met en lumière un élément du protocole impérial de ce pays où l'on s'adressait à l'Empereur avec « stupeur et tremblements ».



AMÉLIE NOTHOMB

*La vie
serait un
long rire
cruel et
l'amour
un tueur
en série*



débutante, elle écope de la fonction de servir « l'honorable thé » en se pliant aux caprices de tout un chacun, comme une aimable geisha blanche. Tour à tour postière, « avanceuse-tourneuse de calendriers », préposée à la photocopie, puis trieuse de factures, toutes choses d'une stupidité répétitive faites dans le but évident de former les maillons serviles d'une chaîne autoritairement organisée. Dernière promotion : les chiottes ! Sorte de « tablettée » en jachère, obligée d'ignorer ses connaissances en langue japonaise pour des raisons que seul un cadre nippon peut évaluer, rabaissée et humiliée parce qu'« occidentale indigne », la fille de l'ambassadeur, jalousee et trahie de toutes parts, craque certes, mais respecte « sadomaso » la signature de son contrat.

Véritable initiation ethnologique portant sur les mœurs des entreprises du Japon moderne, le roman de Nothomb met en lumière un élément du protocole impérial de ce pays où l'on s'adressait à l'Empereur avec « stupeur et tremblements ». Les empereurs changent à l'évidence, le procédé demeure le même ! La cruauté cynique qui écrase la subalterne est comme allégée par le style vif et l'humour naïf que chaque page transmet avec une insistance amplifiante au point de croire que les corsets imposés par tant d'écrasements et d'interdits absurdes n'étouffent pas pour autant l'éclatement d'un imaginaire rafraichissant riche de trouvailles. Visite guidée d'un empire des signes, le récit vaut à Amélie Nothomb le Grand prix du roman de l'Académie française.

YVON BELLEMARE

JEAN-JACQUES PELLETIER
L'Homme trafiqué
(les débuts de F)

EDITIONS ALIRE, QUÉBEC
1999, 384 PAGES

Le roman de Jean-Jacques Pelletier, *L'Homme trafiqué*, est qualifié d'« incontournable » par l'éditeur. Cette réédition « revue et augmentée » du premier roman de l'auteur — il a été publié voici plus de dix ans —, nous permettrait de mieux « comprendre » certains des personnages des thrillers subséquents (*Blunt, Les treize derniers jours* et *La chair disparue*). C'est

un premier roman et, à l'occasion, cela paraît. Les ficelles de l'intrigue ponctuée de complots sont souvent très grosses. Néanmoins, Pelletier nous montre d'indéniables talents de conteur, car il réussit le tour de force de nous faire gober une histoire aux multiples tours de passe-passe.

« On n'imagine pas, dit Karl Adamas Thornburn (KAT) à Véronique, sa future maîtresse, toutes les façons qu'il y a de tuer quelqu'un. » (p. 57). Pelletier en trouve lui, les unes plus sordides que les autres ! D'entrée de jeu, il nous le prouve : des piranhas dévorent la femme et le fils de KAT, sous ses yeux. Il échappe au même traitement de justesse. Il est sauvé par une organisation israélienne dirigée par le Rabbin. Ledit Rabbin lutte de façon tortueuse contre le cartel (le Syndicat) qui a le monopole du commerce international du diamant. KAT, qui est amnésique, trafiqué et mutilé, sera au cœur de la stratégie du Rabbin pour détruire le cartel du diamant. Il est ici question d'un héritage fabuleux. Bort-Face-de-rat (représentant du cartel au Québec) aimerait bien tuer KAT qui ne le reconnaît pas bien que son passé tente laborieusement de refaire surface. Une vraie-fausse journaliste tombe amoureuse de lui. Elle est à la solde du Rabbin. Mais KAT ne s'en rendra pas compte avant qu'elle le lui écrive et meurt dans un attentat pensé par KAT et le Rabbin contre... le Rabbin justement ! Ce plan machiavélique permettra de mettre le cartel à genoux.

Expliquée comme cela, l'intrigue n'a pas l'air de bien tenir la route. Ce n'est pourtant pas le cas. Pelletier rend crédibles les situations les plus abracadabrantes. Il faut toutefois souscrire à une bonne dose de « saine » paranoïa. Des organisations occultes comploteraient de façon tordue et à long terme. Un héros solitaire et mutilé, amnésique de surcroît, réussit à mettre en échec ces forces avec l'aide du Rabbin, de son assistante, la Québécoise Dominique Dubreuil — celle qui sera embauchée par les services secrets états-uniens et qui créera pour l'occasion l'organisation F (d'où le sous-titre du livre) — et des jumeaux (qui n'en sont pas, biologiquement parlant). Avec le recul, tout cela ne fait pas très sérieux, mais le divertissement est assuré.

RICHARD POULIN

PASCAL QUIGNARD
Terrasse à Rome
GALLIMARD, PARIS
2000, 168 PAGES

« Chacun suit le fragment de nuit où il tombe ». Cette chute dans l'ombre, Meaume le Lorrain la vivra un matin d'août 1639, à l'âge de vingt-deux ans. À cette époque, il est apprenti-graveur. Son initiation artistique l'a conduit de Paris à Toulouse, pour enfin parvenir à Bruges, lieu de sa perte et de sa rédemption, tout à la fois. Meaume est amoureux de Nanni, qui l'aime en retour. Nanni est la fille du juge électif de la cité, qui l'a promise à son commis Vanlacre. Ce matin d'août 1639, la vie de Meaume va basculer. Enlacés, les corps tendus dans l'étreinte amoureuse, Meaume et Nanni sont surpris par le futur époux, qui lance au visage de Meaume le contenu d'une bouteille d'eau-forte. Désormais défiguré, renié, abandonné de celle qu'il aime, Meaume va errer de ville en ville. L'eau-forte qui a mis fin à son rêve d'amour, à sa vie d'homme, sera désormais l'instrument de son art, qui rongant le cuivre rend possible l'œuvre. L'apprenti n'est plus. Nous assistons à la naissance de l'artiste, du maître-graveur.

Le récit de Quignard nous dit ce périple de site en site, du lac de Côme au Milanais, de la République de Venise aux duchés de Parme, de Bologne à la terrible solitude de la falaise de Ravello, de la terrasse à Rome à l'Espagne, Paris, Anvers, Londres et Utrecht, où Meaume mourra en 1667. Ce périple, on s'en doute, est autant de géographie que de sagesse, de technique que d'esthétique. Les chapitres du livre sont autant de gravures offertes, non sans une certaine violence, au regard du lecteur. Nulle chronologie, mais des lieux et des moments de vie et d'émotion, convoqués par la description d'une eau-forte du maître, à moins que le narrateur ne fasse du lieu et du moment, des éclats de gîtes et de vie, une eau-forte de mots.

Terrasse à Rome est le récit du destin d'un homme. C'est, tout aussi bien, le récit du destin de l'art. Depuis *L'être du balbutiement*, paru en 1969 jusqu'à ce dernier roman, Pascal Quignard ne cesse en effet d'interroger la vie des hommes à travers leur passion pour l'art, et l'art à travers la vie des hommes passionnés. « Où sont rangés les livres ? » demande-t-il dans

Pelletier rend crédibles les situations les plus abracadabrantes.

les *Petits traités* (1990), « [d]ans les corps qui les lisent ». Dans l'univers de cet écrivain-artiste, puisqu'il est aussi musicien, l'art est de fait enté dans le corps qui désire et qui souffre, tout autant que le corps, par l'art, cherche réponse à son énigme : « Nous sommes venus d'une scène où nous n'étions pas », écrit-il dans *Le sexe et l'effroi* (1994). Les personnages de Quignard sont des noyés de la vie, des êtres de passion pour qui « Tous les matins du monde sont sans retour », à l'image de Monsieur de Sainte-Colombe. *Terrasse à Rome* a d'ailleurs partie liée avec *Tous les matins du monde*, sans doute l'ouvrage le plus célèbre de Quignard, paru en 1991 et porté à l'écran avec le succès que l'on sait. On pourrait dire de *Terrasse à Rome* qu'il est à la gravure ce que *Tous les matins du monde* est à la musique. Chacun de ces romans dit le regret de l'absence, la part d'ombre où s'origine l'œuvre. Répondant à Marin Marais, qui lui demandait ce qu'il cherchait dans la musique, Monsieur de Sainte-Colombe lui disait sa quête des regrets et des pleurs. Que cherche Meaume dans ses gravures ? À cette question, l'homme défiguré qui a irrémédiablement perdu toute possibilité d'êtreinte avec celle qu'il ne cessera jamais d'aimer répond en artiste : « Aussi ai-je dessiné toute ma vie un même corps dans les gestes d'êtreinte dont je rêvais toujours ». Meaume grave avec le geste perdu de l'amant abandonné, tout comme Sainte-Colombe dit hêler de la main « une chose invisible », le fantôme de l'épouse tendrement aimée, et trop tôt disparue.

Des leçons de ténèbres de la musique baroque que compose Sainte-Colombe aux gravures en noir et blanc de Meaume, en passant par les chandelles des toiles de La Tour, qui fit de la nuit son royaume (Quignard a consacré un superbe livret à Georges de la Tour en 1991), l'œuvre de Quignard interroge les secrets de l'art, de cet art difficile qui fait jaillir des visages de la nuit, des sons du silence. Homme de mots, Pascal Quignard explore incessamment les frontières de son art, là où le verbe faillit, et meurt : « La parole ne peut jamais dire ce dont je veux parler », disait Monsieur de Sainte-Colombe. C'est cette « impossibilité » de la littérature, qui par là même la fait advenir, que creuse l'œuvre de Quignard.

Spécialiste de l'Antiquité romaine, grand connaisseur du XVII^e siècle, l'écrivain n'en est pas pour autant lointain, détaché, qui nous dit que nous sommes les contemporains de ces hommes et de ces femmes depuis longtemps disparus. Le lecteur ou la lectrice de Pascal Quignard se sent étrangement — mais est-ce si étrange ? — proche de Meaume ou de Sainte-Colombe. L'ombre de cet état qui précède l'enfance, de cette scène dont nous sommes venus, et où nous n'étions pas, ne hante-t-elle pas en effet chacun d'entre nous ?

Est-il encore besoin de le dire ? Quignard signe ici un fort beau roman, dont le lecteur familier de ses fantômes aura l'infini plaisir d'éprouver, et de retrouver, tout le discret talent et l'humble érudition.

THIERRY BELLEGUIC

ALIX RENAUD

Ovation

PLANÈTE REBELLE, MONTRÉAL

1999, 156 PAGES

Reconnu chez les amateurs de science-fiction, Alix Renaud s'adresse maintenant au grand public avec *Ovation*, son dernier recueil. On y découvre, dans les trois nouvelles qui le composent, l'habileté fascinante de l'auteur à guider son lecteur dans les méandres d'univers saugrenus, mais somme toute plausibles.

La première nouvelle, « Exeat », exploite la psychologie des personnages : Mashi a quelque chose de différent. Dans une cité futuriste où tout semble à la fois permis et interdit, il se voit confronté à un mystère auquel rien n'aurait pu le préparer. « Exanoïa », deuxième récit, raconte comment le journaliste Fernand Trottier, qui tient le scoop de sa vie, a découvert l'existence d'un laboratoire secret, financé par l'armée, où l'équipe scientifique a été décimée, exception faite d'un savant apparemment fou, le professeur Claxton. Là encore, le héros se trouve confronté à une des grandes énigmes de la vie.

« Ovation » vient boucler la boucle. Lorsque Nella Giolitti, célèbre cantatrice d'opéra, s'effondre sur scène après avoir poussé une fausse note catastrophique, Marcel Petit, illustre scientifique, et son équipe sont sur le pied de guerre. Pourquoi de nombreuses chanteuses d'opéra semblent-elles souffrir du même mal,

et pourquoi tant d'hommes se suicident-ils tout à coup ? Le dénouement a de quoi surprendre...

Avec ce recueil, Alix Renaud suscite une réflexion sur les rapports qu'entretient l'humain avec la Création. En tentant d'imiter Dieu, l'homme ne va-t-il pas à sa propre perte ? La nature aurait-elle plus d'un tour dans son sac afin de déjouer les ambitions humaines. Alix Renaud de même, semble-t-il !

FREDERIC GAGNE

FRANCOIS-OLIVIER ROUSSEAU

Les enfants du siècle

SEUIL, PARIS, 1999, 239 PAGES

Aurore Dupin, 29 ans, mariée et mère de deux enfants, quitte le baron Dudevant et se rend à Paris afin de conquérir sa liberté de femme et d'écrivain, troquant la robe pour le pantalon, la redingote et le cigarillo. Elle devient George Sand, celle-là (celui-là?) même sur laquelle un Musset de six ans son cadet, dandy à la fois surdoué et désabusé de tout (hormis du trio filles-fêtes-opium), daignera lever un œil intrigué... et bientôt conquis. S'ensuit la célèbre histoire d'amour qu'on sait... Et pourtant, il y a encore à dire. Quelque cent soixante-dix années plus tard, le roman de François-Olivier Rousseau a de quoi satisfaire les lecteurs d'aujourd'hui. *Les enfants du siècle* est le septième ouvrage de l'auteur, dont l'itinéraire de romancier historique, débuté en 1978 avec *Le regard du voyageur*, lui a valu au passage le prix Médicis (*L'Enfant d'Édouard*, 1981) et le Grand Prix du roman de l'Académie française (*La gare de Wannsee*, 1988). Compte tenu de sa prédilection pour le dix-neuvième siècle, Rousseau était tout désigné pour redonner la vie à ces deux enfants terribles.

Printemps 1857. Dumas, Vigny, Sainte-Beuve, Mérimée, Delacroix, Sandeau et plusieurs autres sont réunis pour un double enterrement : Alfred de Musset et le romantisme s'en sont allés. Cependant que le frère du défunt, Paul, récite les adieux de circonstance, M^{me} de Musset mère ne manque pas l'apparition de « celle en qui elle voit la responsable de la déchéance d'Alfred » (p. 11). En ouvrant son roman sur les funérailles de l'ancien amant, Rousseau donne le ton à une idylle dont l'effervescence a vite cédé la place à la déception : « Vous n'aviez rien à faire ensemble,



ALIX RENAUD

La nature aurait plus d'un tour dans son sac afin de déjouer les ambitions humaines. Alix Renaud de même, semble-t-il !

vous êtes en quête de choses trop différentes, vous n'êtes pas des animaux de la même espèce » avouera Sainte-Beuve à Musset. Le nouveau couple se désagrège lors d'un voyage à Venise, où maladies et jalousies se succèdent. Sand fait d'un médecin italien son amant. Musset, lui-même peu fidèle, ne lui pardonnera jamais cette trahison. Les quelques tentatives de raccommodements se soldent par des échecs et le souvenir de leurs douloureux amours s'épanchera à travers leurs écrits.

Outre l'intérêt de la liaison entre deux figures majeures du romantisme français, le roman de Rousseau se lit pour sa fascinante reconstitution d'une époque allant des émeutes de juin 1832 à la révolution de 1848, reconstitution qui passe non seulement par la référence aux événements sociopolitiques, mais par une foule de petits détails liés au quotidien et révélant ce que pouvait être, alors, la vie et l'esprit de tous les jours. Les habitués de sa plume ne doivent toutefois pas s'attendre à y retrouver le style qu'on lui connaît, que le critique et biographe Pierre Lepape caractérise par une propension aux décors figiolés, aux longs monologues intérieurs et à la multiplication des histoires secondaires enrichissant le récit premier. En effet, le roman *Les enfants du siècle* est avant tout la réécriture, la mise en livre du scénario sur lequel la réalisatrice Diane Kurys, l'acteur-chanteur Murray Head et François-Olivier Rousseau ont travaillé pendant de nombreux mois afin de mener à terme le long métrage sorti à l'automne 1999. L'ensemble conserve donc un côté très cinématographique en accumulant des chapitres relativement courts qui figurent autant de scènes du film. Le rythme est soutenu, sans longueur et parfois même trop rapide. Les événements et les émotions se bousculent, à l'image de l'époque. Voilà de quoi conter le mal du siècle sans ennuyer son lecteur...

CATHERINE DUBEAU

PIERRE SAMSON

Il était une fois une ville

LES HERBES ROUGES, MONTRÉAL

1999, 298 PAGES

Cuvre exigeante et forte que celle de Pierre Samson, qui clôt avec *Il était une ville* son cycle brésilien comprenant déjà *Le Messie de Belém*

(1996) et *Un garçon de compagnie* (1997). Divisé en deux parties d'inégale étendue, le roman nous fait assister, en deux épisodes distincts de vingt-cinq ans, à la lente et inexorable dégradation d'Ouro Prêto, petite ville coloniale d'environ 9000 habitants, autrefois promise à un brillant avenir avec ses mines d'or et de pierres précieuses et son aluminerie. Mais,

surtout, il raconte la rencontre de deux hommes, l'un, Ramon Cardoso, étudiant en géologie, homosexuel avéré, pourchassant l'autre, journaliste, José Roberto do Nascimento, envoyé « en mission touristique » (p. 20) pour soi-disant découvrir les beautés architecturales de la ville, manifestes notamment dans ses nombreuses églises ou chapelles. « À Ouro Prêto, on croise sans cesse une église, quand ce n'est pas dix » (p. 42).

La première partie, « Le retour » (p. 10-67), qui marque effectivement le retour de Roberto à Ouro Prêto, en 1998, évoque le mouvement révolutionnaire qui avait tenté, en 1973, de renverser la dictature militaire au pouvoir. Pris malgré lui dans l'engrenage, le jeune étudiant Roberto était tombé amoureux de Luiza, la *passionaria* rebelle, et n'avait eu la vie sauve, lors du braquage raté d'une banque à Belo Horizonte, qu'à l'intervention opportune d'un oncle de mèche avec l'armée. En contrepoint, une amitié trouble le lie à Ramon — tiraillé entre son amant, Joao Ribeiro, et sa fiancée lointaine, Cassandre. —, qui participe avec lui à une sorte de pèlerinage initiatique à travers la ville. Cette mise en situation d'une originalité incontestable annonce déjà les couleurs. Enchevêtrant habilement les deux moments de l'histoire et prêtant alternativement la parole aux protagonistes, Ouro Prêto elle-même, multipliée au gré de personnages secondaires, Ramon et Nescafé (nom de code de Roberto), dédoublé en Nescafé 1973, le narrateur intervient régulièrement dans le discours, principalement celui d'Ouro Prêto, en des sortes de défis, de provocations et de justifications envers le lecteur.

Quant à la deuxième partie, « La montée au calvaire » (p. 70-298), — qui combine encore une fois les deux

PIERRE SAMSON
IL ÉTAIT UNE FOIS UNE VILLE
LES HERBES ROUGES / ROMAN



moments historiques —, au titre symbolique évident, elle est divisée en quatorze stations du « chemin de croix » que doivent parcourir Ramon et Roberto pour parvenir à assumer leur propre vie. Chaque station amène les deux hommes dans des églises, ainsi qu'à la mine de Chico Rei, dite la Salissante, où

travaillaient jadis des esclaves dans des conditions inhumaines, et se termine par des « Vêpres » où le narrateur fait le point, pendant que sont évoqués divers épisodes du mouvement révolutionnaire de 1973. La quatorzième station ramène tout le monde à la pension Magda où Roberto avait élu domicile au début de sa mission et marque sa mise à la retraite définitive. Intervenant une dernière fois, Ouro Prêto interpelle le lecteur en ces termes : « Toi qui achèves cette lecture et te prépares à nous assassiner, moi et ma faune, toi qui réprimés peut-être un sourire de satisfaction ou de fierté d'avoir accompli ta mission d'interprète, toi, infidèle, tu m'abandonneras sans regret et je te maudis, car avec ta trahison sonne mon glas » (p. 298).

Roman à lire absolument pour l'art inimitable de la narration, la création des atmosphères, la vérité et la crudité du ton, la sûreté des portraits et descriptions, la beauté et la richesse extraordinaires du vocabulaire et du style.

GILLES DORION

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

Autoportrait (à l'étang)

MINUIT, PARIS, 2000, 120 PAGES

Autoportrait. Ainsi, après cinq romans — *La salle de bain* (1985), *Monsieur* (1986), *L'appareil-photo* (1989), *La réticence* (1991), *La télévision* (1997) — dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils ne sont pas placés sous le signe du lyrisme narcissique, Jean-Philippe Toussaint aurait décidé de se livrer en onze courts textes de voyage. Vacancier en famille en Corse, conférencier mandaté par les services culturels français en Tunisie ou au Vietnam, écrivain en résidence au Japon, l'écrivain s'y offrirait en toute vérité. C'est du moins ce que promet le



PIERRE SAMSON

titre. Faut-il l'en croire pour autant ? Rien n'est moins sûr.

Annonçant les « expériences étranges » de ses mains au Japon, Toussaint, dans un texte inaugural qui a presque valeur de protocole de lecture (et d'écriture), nous fait la généreuse révélation d'une décharge d'électricité statique inopinément reçue, concluant par un « Mais trêve de confidences » qu'il faut prendre, par delà la boutade, très au sérieux. De Jean-Philippe Toussaint, nous ne saurons pas grand chose de plus. Reste une série d'instantanés, aussi fugaces que drôles, où Toussaint apparaît successivement en champion de pétanque, en apprenti-découpeur maladroit dans un restaurant de sushis, en conférencier égaré dans une ville du désert marocain parlant de la matière « très ténue » de son œuvre devant une salle presque vide... Texte après texte, site après site, un univers s'installe, tout de timide désinvolture et de tendresse ironique, où perce parfois la pointe d'une mélancolie, à l'image de « Retour à Kyoto », où le spectacle de la transformation irrémédiable des lieux, opérée par le temps, suggère à l'écrivain un rare éclat de métaphysique discrète.

Des lieux traversés par le voyageur, nous n'en saurons pas davantage, qu'il s'agisse de Tokyo, dont on nous dit qu'on y arrive comme à Bastia, par le ciel ; de Prague, de Kyoto, de Nara, capitale historique, d'Hanoï, siège d'une étonnante rencontre de l'Union des écrivains, ou encore de Berlin, théâtre d'une scène d'anthologie dans une charcuterie, parodie de l'arroseur arrosé, à mi-chemin entre Buster Keaton, Pierre Daninos et Jacques Tati. Et si l'intérêt d'*Autoportrait* n'était pas là où le lecteur habitué aux récits de voyage le traquait ? Et si l'intérêt — celui de la littérature s'entend — était ailleurs que dans la relation détaillée, informée, exotique, des lieux et des impressions du voyageur ? En provenance de Berlin et à destination de Tokyo, Toussaint en transit à Hongkong avoue avoir « tout aussi bien pu être dans un roman ». À destination de Prague, il évoque plus explicitement encore « la promesse imminente » de la ville, « que nulle réalité, si infime fût-elle, n'était encore venue tarir ».

L'univers de Toussaint est ainsi, *en transit* incessant entre fiction et réalité, à la fois drôle, insolite, et tout à la fois étonnamment familier. Comme

Echenoz, son compère des éditions de Minuit, Toussaint, sans avoir l'air d'y toucher, dit beaucoup en peu de mots. S'il faut chercher une « confession » dans cet autoportrait, c'est sans doute dans la bouche d'une « admiratrice » rencontrée dans la ville de Nara qu'il faut la chercher, lorsqu'elle lui confie ingénument que ses livres « [...] lui faisaient le même effet bénéfique que la médecine chinoise, qui, sans jamais employer de grands moyens, lui procurait toujours un étrange bien-être ». L'écrivain livre ici un autoportrait touchant de pudeur et de retenue, tout en « incisions », en « égratignures », dont le lecteur sort réconforté, comme un peu plus léger.

THIERRY BELLEGUIC

GUILLAUME VIGNEAULT
Carnets de naufrage

BORÉAL, MONTRÉAL, 2000, 270 PAGES

La tentation est grande pour le lecteur de *Carnets de naufrage* d'associer l'auteur à son personnage principal, qu'il a doté de quelques-unes de ses caractéristiques biographiques. En effet, dans son premier roman, fraîchement sorti des tablettes de Boréal, Guillaume Vigneault met en scène Alexandre, un jeune homme dans la fin vingtaine, étudiant à la maîtrise en littérature, barman, qui se relève mal d'une rupture avec Marlène, une ancienne complice qu'il a épousée il y a déjà un peu plus de quatre ans. En levant le voile sur une période de sa vie, aventure qui débute un mois après le départ de Marlène, Alexandre retrace dans ses carnets sa poursuite effrénée de l'oubli, de la fuite, de l'ordre qui suit la tempête. Dès les premières pages de son monologue, il place son récit sous le signe de l'orage et de la recherche d'une expérience forte et unique dans laquelle il pourra se perdre, et donne ainsi le ton à sa quête d'une vie nouvelle.

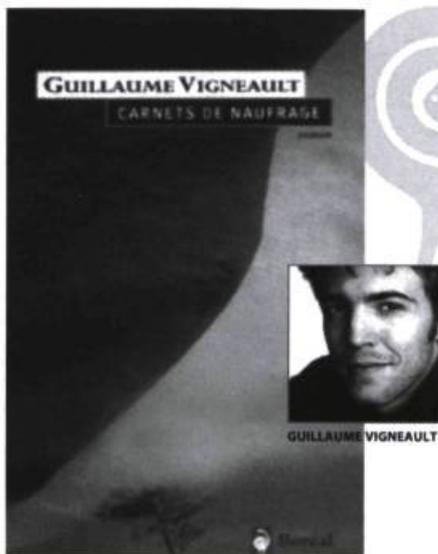
Or, Alexandre se trouve pris au piège dans « une cage avec des mots » qu'il a lui-même forgée. Des mots-croisés aux explications vides de sens, il jongle avec le verbe, discours, s'analyse, écrit parfois sa vie comme une scène de film et cherche le mot juste. La suave et féline Serbe, Katarina, le lui apprendra : « Puis au fait, le crisse de verbe que tu cherches, toi, c'est « vivre », pauvre con ! ». Du carrousel de ses aventures amoureuses et de ses amitiés retrouvées ou découvertes, Alexandre en revient toujours à la case

départ. Alors qu'il croit avoir trouvé en Camille et Katarina sa planche de salut, il se voit confronté au seul mot encore chargé de sens : Marlène.

Les débuts de Vigneault, balançant entre l'autobiographie, la confession, le carnet de voyage et le scénario, sont signés d'une écriture personnalisée qui donne une couleur très réaliste à l'exercice d'introspection. S'ils manquent quelquefois de densité et d'originalité dans le propos, les *Carnets de naufrage* ne manquent pas cependant de frapper ou de toucher le lecteur.

TANIA VIENS

Les débuts de Vigneault, balançant entre l'autobiographie, la confession, le carnet de voyage et le scénario, sont signés d'une écriture personnalisée qui donne une couleur très réaliste à l'exercice d'introspection.



WAJDI MOUAWAD

Les Mains d'Edwige au moment de la naissance

LEMÉAC, MONTRÉAL

1999, 89 PAGES

Des mains en prière d'Edwige coule mystérieusement une eau purificatrice. De ce phénomène, ses parents veulent tirer un avantage pécuniaire à l'occasion d'une messe de funérailles qu'ils font célébrer pour le repos de l'âme de leur fille Esther disparue depuis dix ans. Edwige, jeune Antigone de 15 ans habitée par la force et la ténacité de sa résistance, refuse de croire en cette mort dont nul n'a de preuve. Être d'absolu et de lumière, Edwige est un personnage métaphorique de la révolte, de la volonté de dire non aux forces du compromis, du pouvoir et de l'argent. Esther représente les forces d'amour, de vie, comme celle qu'elle porte en elle alors qu'on veut la croire morte. Deux univers antinomiques s'affrontent donc : les forces souterraines de l'âme, celles de la dignité, de la résistance, de la dissidence, de l'espoir malgré tout d'Edwige ainsi que celles de la passion amoureuse d'Esther et, d'autre part, le père, la mère, le frère, la famille et les invités, tous ces bien-pensants qui croient que l'on peut tout monnayer et qui représentent l'intolérance, la supercherie, la manipulation et les compromis. Ce débat éthique aux références religieuses bien présentes suscite un questionnement fécond sur des systèmes de valeurs, le sacré de l'impératif moral et de l'amour versus le profane de l'intolérance et du compromis, l'authenticité versus le simulacre.

Le discours élimine la ponctuation finale des répliques pour bien marquer le rythme vibrant d'un texte emporté par son souffle continu, comme dans une musique arabe lancinante. Les personnages « s'arrachent la parole comme des assoiffés peuvent s'arracher une source d'eau » (p. 13) ; les répliques ne se referment pas sur elles-mêmes mais commandent leur contrepoids d'émotion. Seule réserve : un certain manichéisme entre ces deux univers qui s'affrontent. Le choix musical du « Requiem for my friend [K. Kieslowski] » de Zbigniew Preisner, dans la mise en scène de Michel Nadeau, était on ne peut plus approprié pour la touchante finale de la pièce où Esher est « morte d'avoir trop aimé » et où Edwige sortie



de l'enfance et lourde de sa peine décide d'« affronter ce monde de désespoir et lui parler de l'amour » (p. 89).

GILLES GIRARD

WAJDI MOUAWAD

Littoral

Idee originale de ISABELLE LEBLANC

et WAJDI MOUAWAD

LEMÉAC/ACTES SUD-PAPIERS

MONTRÉAL/ARLES, 1999, 135 PAGES

Premier caprice du destin, c'est « au lit avec une déesse » dont il ignore le nom que Wilfrid apprend au téléphone la mort de son père qu'il ne connaît pas puisque celui-ci l'a abandonné à sa naissance, dévasté qu'il était par la mort de son épouse au moment de l'accouchement. C'est par les lettres que son père lui destinait sans les lui envoyer que le fils le découvre et il décide d'aller l'inhumer dans sa terre natale. Ce pays est ravagé par la guerre et les proches du défunt refusent sa sépulture. Le périple pour trouver une terre d'accueil pour la dépouille de son père sera fertile en rencontres et événements qui amèneront Wilfrid à questionner le cœur des hommes, à faire le « deuil du père », à sonder les bases même de sa vie et de son être : « D'où je viens moi ? qu'est-ce que je suis ? je suis qui moi ? je suis qui ? » (p. 56)

Cinquante-deux tableaux segmentent cette longue errance initiatique



WAJDI MOUAWAD

Le discours élimine la ponctuation finale des répliques pour bien marquer le rythme vibrant d'un texte emporté par son souffle continu, comme dans une musique arabe lancinante.



qui conduit jusqu'au littoral, cette zone d'interface entre la terre et la mer; il n'y aura que l'eau qui pourra fournir un linceul décent pour la sépulture du père ancré par le poids des annuaires porteurs des noms de tous les disparus par suite des horreurs de la guerre et devenu ainsi gardien de la mémoire de la souffrance humaine : « Robert, Charles, Éric, les quatre bébés, dont personne ne se souvient des noms, [...] Fred, Micho, Ekiel, Armand, Fourk, Ziad... » (p. 104).

Ce théâtre épique offre des variations de modalités et de niveaux d'écriture : ample lyrisme, ton cru, débordement de métaphores, prosopopées de la mort et du rêve, espace éclaté, richesse d'invention, cinéma dans le théâtre, ruptures de rythmes et de genres. Surtout, la pièce répond au mandat que se donne Mouawad de faire un « théâtre de prise de parole, d'abord et avant tout ». Une citation d'Hölderlin mise en exergue du texte liminaire de Mouawad et reprise par le personnage du père (p. 103) fournit une clé dans le décodage de la problématique de la pièce :

« Nous ne sommes rien
C'est ce que nous cherchons qui est tout. »

GILLES GIRARD